



**HAL**  
open science

# Berlin en tête! Étude sur l'écriture et la réécriture de la mémoire de l'actuelle capitale allemande

Éline Maladry

► **To cite this version:**

Éline Maladry. Berlin en tête! Étude sur l'écriture et la réécriture de la mémoire de l'actuelle capitale allemande. Sciences de l'information et de la communication. 2011. dumas-03574463

**HAL Id: dumas-03574463**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03574463>**

Submitted on 15 Feb 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## Master 1

Mention : Information et communication

Spécialité : Management de la communication

### Berlin en tête !

Étude sur l'écriture et la réécriture de la mémoire  
de l'actuelle capitale allemande

Responsable de la mention information et communication  
Professeure Véronique Richard

Tuteur universitaire : Asmaa Azizi

Nom, prénom : MALADRY Éline

Promotion : 2010-2011

Soutenu le : 04/07/2011

Mention du mémoire : Très bien

## REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont tout naturellement à Asmaa Azizi, qui m'a encadrée tout au long de ce travail sur Berlin. Je tiens à la remercier pour sa disponibilité, sa réactivité, ses remarques, ses indications de lecture, et ses encouragements.

J'aimerais également remercier Madame Lallement qui m'a permis de réaliser un semestre à Berlin sans lequel ce mémoire n'aurait pas été envisageable. Merci aussi pour cette année riche en enseignements au Magistère, et l'autorisation de soutenance début juillet 2011.

A Berlin, je veux remercier tous mes professeurs à la Freie Universität de Berlin, et particulièrement Herr Harder et Herr Hoberg, qui m'ont été de précieux conseils pour trouver des ouvrages en langue allemande traitant du sujet et m'ont autorisé quelques souplesses administratives.

Merci à Justine Vettori, de York à Berlin, en passant par Paris, pour ses lectures, son calme, sa patience, son sourire, son amitié.

Merci aussi Océane Thieriot, Maguelone Loublier, Nicolas Brarda et Balthazar Pupponi, pour les discussions animées sur le sujet - et sur d'autres. Merci également à Klaus Henn, doctorant à la FU, pour ses ballades savantes dans Berlin et ses invitations aux congrès... Merci à Madame Elisabeth Kauffmann et Monsieur Henri Coquio, qui m'ont donné il y a quelques années de solides bases que j'ai pu réutiliser dans cette étude.

Merci à Maria, Enrico, Strebi, David, Ralf, Alexis, Andrej, Greg et Jana, grâce auxquels Berlin ne restera pas uniquement un terrain de recherche.

Merci bien sûr à *toute* ma famille, parce qu'on en reste tout de même une. Et merci à Edio Eligio Lourenco, parce qu'il a réussi à me supporter jusqu'au point final de ce mémoire !

## AVANT PROPOS

Ma première découverte de Berlin date d'octobre 2005. Je logeais alors dans une famille d'illustres inconnus et j'ai partagé la vie quotidienne de berlinois, de berlinois de l'ouest. J'ai connu la ville à travers le prisme de leurs habitudes. Les transformations de la ville, matérialisées par des grues qui tiennent encore place en certains lieux de la capitale allemande m'ont frappé d'emblée. Le jeu de rupture entre ultra modernité et conservation mise en scène du passé m'intéressait au plus haut point. La « Gedächtnis Kirche » me semble n'être qu'un exemple, une métonymie, du processus en cours dans la ville entière, à savoir : construire une image entre modernité et rappel du passé douloureux, à l'instar de ce couple emblématique constitué de la dent creuse (église à moitié détruite, et laissée ainsi, sans reconstruction) et de l'immense tour moderne en verre et en fer.

Berlin apparaissait déjà à la jeunesse européenne comme un lieu de vie huppé, alternatif, plein de promesses de création et de modernité. Une phrase de la mère de famille au volant de sa voiture, m'a donc particulièrement surprise : nous sillonnions la ville, de Charlottenburg vers le centre touristique, concentré autour de « Unter den Linden », et un autre automobiliste avait apparemment eu un comportement peu galant, car la dame d'une cinquantaine d'année bondi et proféra quelques injures que mes oreilles françaises n'eurent pas le temps de bien comprendre. Suite à mes questions, on m'expliqua qu'on venait d'avoir à faire à un véritable « ossie », c'est-à-dire à un habitant de l'Est. J'étais étonnée que cette caractéristique « de l'Est » ait encore une valeur, qu'elle suffise à expliquer le comportement chauffard auquel nous venions d'assister et la réaction épidermique de la femme si bien éduquée qui m'hébergeait... On apprenait pourtant à l'école que « Berlin est réunifié » ! On m'a cependant vite expliqué, dans la voiture, que ces « identités » persistaient encore, qu'il était très aisé de savoir si quelqu'un venait de l'Ouest ou de l'Est. Un point de plus qui me donnait envie de connaître mieux la ville, ses habitants, son histoire, son ambiance...

Six ans plus tard, m'y revoilà, pour un semestre Erasmus à la Freie Universität. Je ne vis plus dans le même quartier et je rencontre des gens très différents. Je sais maintenant que certains habitants de l'ouest ne veulent même pas aller à l'est, que l'on dit « alles schick bei dir » quand on parle ossi, que le bas de la rue de Simon Dach Strasse ne peut pas être visitée par les policiers et que tous mes amis français m'envient d'être dans un tel lieu de 'culture alternative' et s'attendent à des photos de moi encadrée de punk à chiens. De là on peut dire qu'il y a comme un fossé entre le vécu de la ville et l'image qu'on peut s'en faire à première vue.

# SOMMAIRE

<b>Introduction</b> .....	<b>2</b>
<b>I - Berlin : une histoire capitale?</b> .....	<b>8</b>
A) Berlin dans l'histoire : une ville et ses imaginaires.....	10
1) Berlin : de la bourgade inconnue au séjour des princes .....	10
2) Berlin et la révolution industrielle : « die Grossstadt » et son pouvoir de destruction.....	11
3) La République de Weimar.....	12
4) Germania : Berlin enfin capitale... mais totalitaire .....	15
5) Une ville déchirée, une ville « Schauplatz » .....	16
6) L'imaginaire des deux Berlins, enjeu de la guerre Froide.....	18
B) Berlin : Pourquoi ?.....	22
1) Dispute Bonn/Berlin : la seconde guerre des images .....	22
2) Un choix stratégique à plusieurs facettes .....	26
3) Le contre coup de ce choix : les images de l'Est à genoux.....	27
C) un paradoxe en guise de conclusion .....	28
<b>II- Berlin : Comment ? La construction d'un nouvel imaginaire.....</b>	<b>31</b>
A) La construction d'une identité attractive aux niveaux international et national .....	32
1) Création d'une mémoire collective (Halbwachs) : comment peut-on réécrire l'histoire de Berlin .....	32
2) Le marketing de la ville : application des schèmes d'Halbwachs .....	34
B) Construire et véhiculer un nouvel imaginaire berlinois : l'exemple du « reportage » 24h berlin-ein Tag im Leben.....	39
1) Montrer la ville « telle qu'elle est ».....	40
2) ...donc essayer de représenter la diversité de la ville... ..	42
3) ... et de ce fait construire une autre réalité de la ville .....	43
C) L'imaginaire berlinois aujourd'hui.....	45
1) Un grand trait de l'imaginaire berlinois aujourd'hui : la ville kaléidoscope .....	45
3) pour créer l'imaginaire de la ville kaléidoscope : se réapproprier les subcultures et en faire un argument marketing .....	46
4) Le Mauer in den Kopfen : d'une faiblesse, faire un atout.....	50
<b>Conclusion :</b> .....	<b>51</b>
<b>Bibliographie et liste des sources.</b> .....	<b>54</b>
<b>Liste des Annexes</b> .....	<b>58</b>
<b>RESUME</b> .....	<b>115</b>
<b>MOTS CLES</b> .....	<b>119</b>

## Introduction

« Berlin est une ville palimpseste ». Aujourd'hui capitale allemande, « elle porte les stigmates de son histoire », peut-on souvent lire. Pourtant Berlin n'a pas toujours été la capitale allemande, et lors de son choix comme capitale beaucoup d'encre a coulé pour savoir si la ville était « légitime » pour devenir l'emblème de la nation allemande.

Aujourd'hui pourtant, il semble peu concevable qu'une autre ville allemande puisse prétendre remplacer cette métropole européenne de premier plan, qui attire jeunesse et investisseurs. Ce changement radical en quelques décennies a attiré mon attention, et m'a donné envie de me pencher plus précisément sur le cas de Berlin. En creusant un peu l'histoire de la ville, via des lectures mais aussi des séminaires d'histoire culturelle à la Freie Universität, j'ai découvert deux choses :

- Premièrement qu'une notion revenait souvent : celle de « Mur dans les esprits » - ou « Mauer in den Köpfen ». On la retrouve dans beaucoup de livres traitant de l'histoire ou de la culture berlinoise. Arnt Cobbers, dans sa *Kleine Berlin-Geschichte*, recommandée par plusieurs professeurs de la Freie Universität vers lesquels je me suis tournés, conclue d'ailleurs ainsi : « Viel hartnäckiger als die real Mauer zwischen beiden deutschen Staaten hielt sich die 'Mauer in den Köpfen' »<sup>1</sup> ; ce qu'on pourrait traduire : « bien plus tenace que le mur concret entre les deux parties de la ville se dresse à présent 'le mur dans les esprits' ». Cette notion de « Mauer in den Köpfen » est aussi souvent liée aux manifestations « alternatives » de la ville, comme par exemple les concerts punk, ou les inaugurations de Wagenburgen.

- Deuxièmement que Berlin avait été façonné ces deux dernières décennies dans le but de s'imposer comme métropole internationale, attirant jeunesse, touristes mais aussi fonctions de décisions et investissements. Ce « façonnement » passe apparemment par une forte instrumentalisation de l'histoire. Le but est, si l'on en croit lectures et professeurs, de s'imposer comme métropole au niveau international, métropole avec ses caractéristiques culturelles, économique et politique. Cela suppose aussi de pouvoir donner l'image d'une certaine stabilité.

---

<sup>1</sup> Arnt COBBERS. *Kleine Berlin-Geschichte, vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Berlin, Jaron, 2008. 207p. citation p 198. Nous proposons la traduction.

Or ces deux mouvements peuvent sembler contradictoires : comment attirer des investisseurs et avoir l'air stable et prometteur tout en vivant au jour le jour une tension entre Est et Ouest ainsi que le développement de cultures « alternatives », peut-être aux antipodes de la société rêvée des investisseurs ?

Ce que je voudrais voir c'est comment cette contradiction a été résolue, c'est-à-dire voir, en quelque sorte, comment l'ancienne séparation Est/Ouest et le fossé entre les cultures est intégré à l'imaginaire de la ville. Autrement dit comment l'histoire torturée et la « punkisation » ou caractère alternatif de la ville, ont été volontairement intégrés à l'image institutionnelle et médiatique de la ville, pour en faire un avantage concurrentiel. Le challenge tant en terme communicationnel qu'en terme humain est énorme. Il en va de la stabilité – et par là de la crédibilité de la ville elle-même. Par imaginaire, j'entends plus précisément la construction d'un imaginaire commun pour les habitants de la ville. Cet imaginaire est fondé sur des mythes, et sur la patrimonialisation de certains espaces. Ici par « mythe », j'entends le récit déformé d'une histoire dont on ne vérifie plus les sources. L'imaginaire de la ville est donc à rapprocher de la mémoire collective. Cette dernière était définie par Pierre Nora comme « le souvenir ou l'ensemble de souvenirs, conscients ou non, d'une expérience vécue, et ou mythifiée par une collectivité vivante, de l'identité de laquelle le sentiment du passé fait partie intégrante »<sup>2</sup>. L'imaginaire d'une ville, et de Berlin en particuliers, englobe cette dimension, notamment en ce qui concerne la mythification de certains événements historiques pour créer des « caractéristiques » de la ville. Nous ne nous intéressons pas seulement au côté palimpseste de l'histoire berlinoise dans la mise en scène des monuments et dans les discours des gens, mais aussi à l'image véhiculé par les médias. Un média ici est entendu au sens large : ce peut-être une brochure, une plaque commémorative, ou encore une série télévisée.

Je voudrais étudier la façon dont l'imaginaire d'une ville est créée, instituée, ou, plus précisément *comment les imaginaires d'une ville peuvent être utilisés pour la « marketer »*. Berlin me semble un terrain adéquat pour étudier cela, car la ville a du construire son histoire et son image et, se faisant, se positionner par rapport aux autres capitales européennes et mondiales. Le lancement de Berlin-capitale est peut-être, en quelque sorte, comparable au lancement d'un produit sur un marché déjà bien actif. La

---

<sup>2</sup> Pierre NORA « Memoire Collective » in *La Nouvelle Histoire* (dirigé par Le Goff), Bruxelles, Complexe, 1988, p. 334

chute du mur et le réaménagement urbain de Berlin s'accompagnent de discours d'escorte de plusieurs types, du discours politique au Reichstag à Bonn en 1989 aux plus récentes brochures de publicité émanant de différentes instances (compagnie de tourisme, sénat, institut pour l'éducation politique à Berlin, etc.) ventant le réaménagement urbain de Berlin. D'autre part de nombreuses sciences humaines se sont penchées sur la question de la création d'un imaginaire de la ville : historiens, géographes, politologues, ethnologues, notamment. Ceux-ci font souvent références à la volonté de « créer l'identité d'une ville »<sup>3</sup> à des fins politiques, parfois en inventant des traditions ex nihilo<sup>4</sup>, souvent en jouant sur la patrimonialisation et la modernité, au point parfois de pouvoir être nommé « Selbstmusealisierung »<sup>5</sup> (mise en musée de soi-même), et surtout en construisant un discours autour du réaménagement urbain.

C'est précisément cela que je voudrais étudier en me demandant **comment un nouvel imaginaire de Berlin a pu être créé, et instituer de ce fait une nouvelle culture de la ville, pour se hisser au range de métropole internationale.**

Delà découlent trois hypothèses de travail :

**Tout d'abord, le choix de Berlin comme capitale est un choix éminemment politique et risqué car Berlin avait jusqu'alors une image négative au sein de la population.** Berlin n'était pas, jusque là, capitale allemande et ne bénéficiait pas de l'engouement actuel. Ce choix a été fait pour des raisons diplomatiques et économiques, au détriment parfois des populations habitantes, et sans prendre garde au choc des cultures.

**De ce fait, la ville a du opéré une vaste campagne d'unification,** passant par une mise en scène de l'histoire de la ville, le façonnement d'une « mémoire collective » : certains événements ont été mis en avant, d'autres occultés. Cette mise en scène de l'histoire commune entre dans une démarche marketing : il s'agissait pour Berlin de

---

<sup>3</sup> Laurent CARROUE : Berlin réunifié : une nouvelle métropole à vocation internationale en Europe centrale » p. 113-130, in: *Annales de Géographie*. 1993, t. 102, n°570. « Pour la première fois en Europe on doit refonder une ville de plusieurs millions habitants à partir d'une **nouvelle identité** après l'arrêt brutal consécutif à l'effondrement nazi et à la Guerre Froide. Le défi urbanistique à relever est immense »

<sup>4</sup> Franziska BECKER (Institut für Europäische Ethnologie/Kulturwissenschaft), « le carnaval à Berlin, performance publique et politique », In *The Spectacle of Cities*, Vol 37, n°1 , 2004

<sup>5</sup> Klaus SIEBENHAAR et Steffen DAMM, *Berlin Kultur*, Berlin, forum GKB, 1995. 205 p. p .51.



renouveler l'imaginaire qui y était attaché afin d'attirer les investissements et de donner une image moderne et stable de la ville.

**Au cours de cette unification, le côté « alternatif » de la ville a été récupéré** pour créer un « avantage concurrentiel » de la ville. La ville a créé son identité sur sa modernité et son effervescence.

Pour tester ces hypothèses, nous envisageons le cheminement suivant :

**Une première partie se penchera sur l'imaginaire de Berlin dans le temps. Cette partie sera plutôt historique et historiographique.** Elle me permettra de retracer l'histoire culturelle de Berlin, et l'histoire des « représentations de Berlin » dans le temps. Cette partie me semble importante : pour montrer qu'il y a eu une construction de l'image berlinoise après le choix de Berlin comme capitale, il faut montrer en premier lieu quelle était l'imaginaire de la ville auparavant, dans le temps. Cela permet aussi de montrer qu'il y a eu un « renversement » lorsque la ville est devenue capitale de l'Allemagne et de comprendre les débats autour du choix de Berlin comme capitale. De ce fait nous pourrions mettre en avant les enjeux de ce choix en terme communicationnel et politique. Je m'appuierais sur les séminaires reçus à la Freie Universität, des lectures scientifiques françaises et allemandes, sur des textes littéraires, des œuvres picturales et sur l'exploitation d'archives parlementaires, retraçant les discours sur Berlin quelques années avant le vote du choix de Berlin comme capitale. Cette partie historique remontrera jusqu'à « die Wende », littéralement, « le tournant », que l'on devrait pourtant plutôt traduire par « la chute du mur », puisque c'est apparemment ce que les berlinois entendent par là. Nous vérifierons donc en premier lieu d'une part, que *Berlin avait une image « négative » aux yeux de ses contemporains*, et, d'autre part, que *la question de cette « image berlinoise » était déjà au centre de décisions politiques*.

**Dans une seconde partie l'accent sera alors mis sur la construction d'une mémoire berlinoise et le marketing de la ville depuis 1991.** En effet, lorsque le mur tombe et que Berlin est choisi comme capitale, la ville doit se positionner face à d'autres capitales européennes et occidentales pour être attractive. La première partie qui montre l'image négative de Berlin en 1989, la lecture de plusieurs articles qui

évoquent la création à partir de 1991 d'un mythe berlinois, et l'analyse de plusieurs « Kommunikationswissenschaftler » qui ont dressé une esquisse de SWOT nous donne envie d'étudier la création volontaire d'un imaginaire de la ville<sup>6</sup>, d'un story-telling urbain à des fins marketing. Nous étudierons d'abord cela d'un point de vue sociologique à travers la théorie d'Halbwachs sur l'élaboration et l'évolution des cadres sociaux de la mémoire. Cela nous permettra de mettre en avant comment un imaginaire peut bel et bien être « créé », qu'il n'est pas donné mais « façonné ». Selon nous cette création d'un imaginaire entre aussi dans une logique d'unification de la ville. A travers un compte rendu de l'activité marketing de la ville et une étude sémiologique du cas spécifique de 24heures Berlin, série télévisée qui met en scène et grave dans le roc l'image d'un Berlin effervescent, nous pourrons alors voir comment Berlin s'est réapproprié l'imaginaire contestataire qui lui était lié : d'un de ses « défauts », la ville s'est créé une de ses plus belle parure.

---

<sup>6</sup> C'est la lecture d'un article de Magaret Manale *Berlin sans frontière*, paru en 2004 dans la revue *Espaces et Sociétés* qui nous a mis sur cette piste. Elle parle de « discours » qui accompagnent la reconstruction, de « message publicitaire » et surtout d'une « histoire que l'on cite [mais qui ] est une fiction, qui ne correspond aucunement à l'histoire du site »...

# **PARTIE I**

## **Berlin, histoire capitale ?**

« Nous voguons sans cesse entre l'objet et sa démystification, impuissants à rendre sa totalité : car si nous pénétrons l'objet, nous le libérons mais nous le détruisons ; et si nous lui laissons son poids, nous le respectons, mais nous le restituons encore mystifié. »

Roland Barthes, *Mythologies*, 1957

## I - Berlin : une histoire capitale?

Aujourd'hui, Berlin est vue par une jeunesse européenne et mondiale, comme la ville de la création jeune, comme un lieu révolutionnaire, un lieu de modernité et de liberté. Pour en témoigner, les photos prises par les touristes devant les murs pleins de graffitis ou encore la floraison de multiples guides de voyages sur le Berlin « alternatif » ou « politique ». Voyons comment des sources, que nous choisissons parce qu'elles nous semblent être des véhicules populaires privilégiés, attestent de l'image qui circule actuellement sur Berlin. Le guide du routard en ligne commence ainsi la description de la ville :

« « Berlin est pauvre mais sexy ! », c'est son maire Klaus Wowereit qui l'affirme... et elle est actuellement la ville *la plus en vogue, la plus branchée* du continent. C'est une jeune capitale *en mouvement* : on trouve là toutes *les tendances existantes*, beaucoup d'art et de cinéma, mais aussi de l'architecture, de la musique, du théâtre, de la danse... Berlin possède une *force d'attraction* incroyable. *Les artistes et créateurs qui y affluent du monde entier* affirment que Berlin est l'équivalent du New York des années 1960-1970! Berlin aujourd'hui, c'est un *grand brassage des genres* : celui de l'Est et de l'Ouest, celui de l'architecture baroque et des nouveaux bâtiments « *avant-garde* », de la grande culture classique et de la *Subkulture libertaire*, mélangeant *les étudiants, les artistes et « alternatifs »*. »<sup>7</sup>

Pareillement, le Wikipédia allemand décrit ainsi Berlin

« Die Metropole Berlin gilt als Weltstadt der Kultur, Politik, Medien und Wissenschaften. Sie ist ein wichtiger europäischer Verkehrsknotenpunkt und eine der meistbesuchten Städte des Kontinents. Institutionen wie die Universitäten, Forschungseinrichtungen und Museen genießen internationalen Ruf. In der Stadt leben und arbeiten Kunstschaffende, Diplomaten und Einwanderer aus aller Welt. Berlins Geschichte, Nachtleben, Architektur und vielfältige Lebensbedingungen sind weitbekannt. »

Ce qu'on pourrait traduire par :

« Berlin métropole est la ville mondiale de la culture, de la politique, des médias, et des sciences. C'est un important carrefour européen et une des villes les plus visitées de tout le continent. Les institutions, comme les universités, les centres de recherches et les

---

<sup>7</sup> [http://www.routard.com/guide/code\\_dest/berlin.htm](http://www.routard.com/guide/code_dest/berlin.htm) lecture le 1<sup>er</sup> mars et le 16 mai. Nous soulignons.

musées jouissent d'une renommée internationale. Dans cette ville vivent et travaillent des artistes, des diplomates, et des voyageurs du monde entiers. Son histoire, sa vie nocturne, son architecture, et de très nombreux aspects de la vie qu'elle offre sont connus très largement. »

C'est certainement là une belle image, qui ne va pas sans servir le pouvoir d'attraction et par là le tourisme et l'économie de la ville. Tout, ou presque, a vocation à être « alternatif » à Berlin. Un séminaire de la Freie Universität de Berlin, assuré par Peter Hoberg, s'intitule même : « Subkulturen und alternative Lebensformen in Berlin »<sup>8</sup>. On y apprend le vocabulaire des graffeurs, l'emplacement des squats d'artistes, l'origine des Wagenburger (sortes de caravanes en pleine ville), la date des concerts punk dans les endroits interdits d'accès... mais aussi les changements de la ville, sa gentrification générale et la mode qui s'empare de cette atmosphère pour faire un modèle, une norme, de ce qui était à l'origine contre la norme et contre le modèle...

Mais avant d'en venir à ce point, qui fera l'objet de notre seconde partie, peut-être serait-il bon de rappeler l'histoire de Berlin. Nous tâcherons non pas de faire une nouvelle histoire urbaine ou démographique, ni une histoire politique, encore moins une histoire purement factuelle, mais plutôt une histoire de Berlin qui puisse mettre en tension les changements de cette ville et les imaginaires qui y sont associés, pour montrer à terme les enjeux du choix de Berlin comme capitale en 1991. Il s'agirait donc plutôt d'histoire culturelle, avec une double acceptation du terme : d'une part l'histoire des institutions et politiques culturelles de la ville, et d'autre-part, un essai d'histoire des représentations et des imaginaires de la ville. Pour cela nous nous appuyerons sur les séminaires d'histoire culturelle de Matthias Harder, et de nombreuses lectures sur l'histoire de Berlin. Nous exploitons aussi des textes littéraires et des œuvres picturales pour mieux toucher du doigt l'imaginaire berlinois à travers le temps. Très peu de livres touchaient directement à cette question, nous proposons donc une synthèse de quelques lectures-permettant de se familiariser avec l'histoire de Berlin. Il s'agit de montrer quels étaient les imaginaires liés à Berlin AVANT son choix comme capitale, afin de pouvoir montrer comment cette image a été modifiée et façonnée lorsqu'en 1991 la ville a dû se « marketer ».

---

<sup>8</sup> Proposition de traduction « sous culture et formes de vie alternatives à Berlin ».

## A) Berlin dans l'histoire : une ville et ses imaginaires

### 1) Berlin : de la bourgade inconnue au séjour des princes

Généralement, les historiens s'accordent à dire que Berlin a été fondée au 13<sup>ème</sup> siècle. C'est donc une ville relativement « nouvelle ». Il s'agissait d'une toute petite cité paysanne qu'on évoquait toujours avec sa sœur jumelle, de l'autre côté de la Spree, « Cölln »<sup>9</sup>. Le nom de Berlin lui-même indique le côté peu attrayant de la ville à l'époque. « Be<r>l » désigne en slave une terre marécageuse et vaseuse. Berlin est en effet située dans la région d'Europe orientale que l'on nomme « marches de Brandebourg », région aux sols sablonneux, sans ressource et à la végétation pauvre, bien loin du côté chatoyant qu'on connaît maintenant à la ville.<sup>10</sup>

La ville n'avait pas d'attraits particuliers et les poètes allemands du moyen âge ne séjournaient pas à Berlin. D'après Matthias Harder, la ville n'est jamais citée dans les poésies de l'époque. Dans le cours de Peter Stucke, professeur de philologie et de germanistique à la Freie Universität, le corpus de textes ne commence qu'au 19<sup>ème</sup> siècle alors qu'a priori le cours qu'il anime sur Berlin dans la littérature<sup>11</sup> n'avait pas de bornes chronologiques. Jusqu'au milieu du 15<sup>ème</sup> siècle, Berlin n'avait apparemment pas d'intérêt marchand non plus : c'était ce qu'on nomme une « Freie Hansestadt », c'est à dire une ville coupée du commerce et des ancêtres des fédérations marchandes d'Allemagne (de Prusse à l'époque).

C'est en fait avec l'arrivée de l'époque princière, au 17<sup>ème</sup> siècle, sous l'impulsion de la lignée de Friedrich Wilhelm, que Berlin-Cölln s'ouvre vraiment au commerce et aux autres cultures : des familles juives en provenance de l'Autriche, puis des protestants français viennent s'y installer, les premiers commerces apparaissent. Lorsque Friedrich 1<sup>er</sup> devient roi de Prusse en 1701, Berlin obtient le titre de capitale prussienne. Mais il ne s'agit pas que de Berlin seul : il s'agit en fait de la région de Berlin et des villes voisines : Cölln, Friedrichswerder, Dorotheenstadt et Friedrichstadt. Ces différentes petites villes sont réunies en 1710 et prennent alors le titre de *Königlichen Haupt- und Residenzstadt* : capitale et lieu de résidence des rois.

---

<sup>9</sup> Heinrich Gottfried GENGLER: *Regesten und Urkunden zur Verfassungs- und Rechtsgeschichte der deutschen Städte im Mittelalter*. (Codex Juris Municipalis Germaniae Medii Aevi) F.Enker, 1863, 1018 p., p 181-196

<sup>10</sup> Grégoire TOURNE, *Va et salve la Spree\**, Bordeaux, TPFE-école d'architecture et de paysage, 2002, 166 p.p12-22

<sup>11</sup> Frank STUCKE « Berlin in der Literatur », séminaire d'étude Freie Universität, Sommersemester 2011

Il y a donc dès lors des poètes et peintres de circonstance qui clament la vie des grands mais pour autant les plus grands noms de la littérature allemands, ceux qui sont restés dans les mémoires, ne s’y rendent pas : Goethe, Schiller, Hölderlin n’y passeront que quelques jours, en coup de vent. Le seul grand nom à retenir serait celui de Heinrich von Kleist, qui décida de s’y donner la mort. A ses débuts donc, Berlin n’est pas vraiment une ville qui fait parler d’elle.

## 2) Berlin et la révolution industrielle : « die Grossstadt » et son pouvoir de destruction.

Les premiers textes sur Berlin - la ville elle-même et ses habitants – datent en fait de la révolution industrielle du 19<sup>ème</sup> siècle. L’implantation des entreprises entraîne alors une forte migration de population, et un changement du cadre de vie, qui inspire d’ailleurs Georg Simmel pour un de ses textes les plus renommés en Allemagne, et fondateur de la sociologie urbaine : *Die Grossstädte und das Geistesleben*<sup>12</sup>. Dès la lecture de ce texte, on voit que la grande ville - Berlin pour Simmel qui y est né et y a grandi - n’a pas l’air d’être un lieu de tout repos. Simmel ne dit pas explicitement qu’il souffre dans cette grande ville, et je n’ai pas réalisé de lecture assez complète de son œuvre pour être certaine de pouvoir dresser une axiologie qui lui serait propre, pour autant le vocabulaire qu’il utilise n’est pas très valorisant. La Grossstadt est en effet liée à l’accélération du temps, à la liberté et à la complexification des tâches et des activités du cerveau. Elle est liée aussi à l’Anonymat, à l’« **Abstumpfung** », et à l’« **Entwurzelung** », autrement dit « au fait de devenir **insensible** » et au « **déracinement** », alors que la petite ville est liée à la tranquillité, aux relations sociales et au « **Gemut** », mot difficile à traduire, mais qui signifie « la tranquillité d’âme » et le « confort »<sup>13</sup> dans le sens le plus courant du terme. D’une manière générale la petite ville est connotée positivement, tandis que la grande ville est connotée négativement<sup>14</sup>. Par exemple une phrase attire particulièrement notre attention :

---

<sup>12</sup> Georg SIMMEL, *Die Grossstädte und das Geistesleben*, 1903, dans Th. Petermann *Die Grossstadt. Vorträge und Aufsätze zur Städteausstellung*, Band 9, Dresden, 1903. P 185-206.

<sup>13</sup> Comme en témoigne l’expression courante « macht es dir gemütlich » : mets toi à l’aise, fais comme chez toi...

<sup>14</sup> voir annexe n°1

« Das Entscheidende ist, dass das Stadtleben den Kampf für den Nahrungserwerb mit der Natur in einen Kampf um den Menschen verwandelt hat »<sup>15</sup>

qu'on peut traduire par :

« Ce qui est décisif, c'est que la vie citadine a transformé la lutte pour la survie (litt « pour l'obtention de la nourriture »), lutte de l'homme avec la nature, en une lutte de l'homme avec l'homme »

Cette thématique et plus largement celle de la pauvreté se retrouvent dans la littérature et la peinture de l'époque. L'apparition d'une nouvelle misère inspire poètes et peintres, qui prennent leur distance des artistes conservateurs peignant les joies des grands. Citons les naturalistes allemands et par exemple Hans Baluschek avec « die Schwindsüchtige » de 1906, représentant une femme à bout de force, assise dans le froid sur une chaise, fixant le sol, sans autre but, peut-être, que la mort. Dans le même sens, le poète Emil Nicolai dans son poème Strassenbild de 1910 montre le côté obscur du nouveau Berlin, le Berlin industriel, avec ses famines, ses mères prostituées et ses soirées alcoolisées sans lendemain. Julius Hart quant à lui, dans « Auf der Fahrt nach Berlin », nous donne un bon aperçu de l'image que renvoie la ville à qui s'en approche en train, dans l'espoir d'y trouver un emploi : tout est fumée et noirceur, feu, ombre et volcan, oppression. Et pourtant les gens y vont. Berlin ne se fait donc pas connaître pour sa beauté, ni pour son cadre de vie. Au contraire c'est une ville un peu redoutée où l'on vient de la campagne pour trouver un emploi, qui fait peur à la première vue.

On aura donc compris que lors de ses débuts dans les textes, la ville n'a pas une réputation très attrayante, loin du côté « sexy » (terme employé par le maire de Berlin) qu'on lui confère souvent actuellement.

### 3) La République de Weimar

Paradoxalement, c'est grâce à l'expérience malheureuse de la première guerre mondiale, que Berlin va devenir une « métropole », c'est à dire la ville principale de la région et du pays entier. C'est à Berlin qu'est proclamé le 9 novembre 1918 la création

---

<sup>15</sup> Georg SIMMEL, *Die Grossstädte und das Geistesleben*, op. cit.



d'une République allemande<sup>16</sup>. C'est ensuite à Berlin que se crée le parti communiste allemand (KPD), et qu'a lieu la révolution spartakiste avec Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg. Face à cette agitation, le tout jeune gouvernement social-démocrate va s'installer à Weimar. Le calme ne revient pas pour autant dans la capitale. Les années suivantes plusieurs grèves sont organisées, ainsi que des élections libres, avec notamment le suffrage féminin. Ceci est particulièrement intéressant car Berlin n'avait pas connu jusque-là de révolte créée par ses habitants, et on ne la citait jamais en exemple pour parler de moteur de l'avancée sociale. Comme le note Manfred Görtemaker dans son très gros ouvrage de recherche : « Berlin war nie Paris ; Revolution war die Sache der Berliner nicht [...] eher als Hort der Reaktion und des Militarismus »<sup>17</sup> : « Berlin n'a jamais été Paris, la Révolution n'était pas l'affaire des berlinois [...] c'était] plutôt le lieu de la réaction et du militarisme. »

En somme, à cette époque encore, Berlin n'est toujours pas connue pour être une belle ville, où il ferait bon passer ses vacances ou un semestre Erasmus, surtout que l'inflation puis la crise économique mondiale de 29 ruinent rapidement Berlin et transforme la ville du travail ouvrier en ville du chômage généralisé. Mais quoiqu'il en soit elle devient synonyme de mouvement et de vie. Des artistes et scientifiques y aménagent et y travaillent. C'est alors le début d'un âge d'or, aussi bien du point de vue du développement des technologies que du point de vue artistique puisque Berlin devient effectivement un lieu de passage et de rencontre pour des artistes internationaux et les nouvelles vagues artistiques et intellectuelles de l'après première guerre mondiale. Tout le monde a en tête le mouvement Dada, ou Otto Dix. Mais n'oublions pas non plus parmi les grands noms d'artistes et de savants Bertolt Brecht, Albert Einstein et Frits Haber ! Berlin est en décomposition, c'est un lieu de révolution, mais c'est aussi un lieu de création. Matthew Josephson, écrivain américain qui découvre l'Europe au lendemain de la première guerre mondiale avec sa femme décrit bien cette ambiance dans un texte où il dresse le portrait du Dadaïste Georg Grosz à Berlin :

« Nous faisons le tour des Clubs d'officiers où d'aristocratiques pervers se rencontraient pour échanger des

---

<sup>16</sup> La République allemande est proclamée deux fois. Les deux fois à Berlin. Une fois par le social-démocrate Schneidermann, au parlement ; une seconde fois par Karl Liebknecht le spartakiste, du balcon du château royal de Berlin.

<sup>17</sup> Manfred GÖRTEMAKER, avec Michael BIENERT et Marko LEPS *Orte der Demokratie in Berlin. Ein historisch-politischer Wegweiser*, Berlin, Bebra Verlag, 2005, 349 p. P 9.

renseignements et des adresses. Nous mangions dans des cuisines insalubres derrière l' Alexanderplatz, nous allions à des fêtes macabres où les lesbiennes battaient des étudiants et où des colonels décorés avaient des enfants peints sur les genoux. Nous assistions à des conférences politiques. [Grosz absorbait] les gestes des fonctionnaires pompeux et huileux. Il y avait des fonctionnaires partout dans le Berlin de 1919 ». <sup>18</sup>

La vie nocturne se développe. Les « kneipe » ouvrent à foison et la contestation politique et sociale s'y exprime pleinement. Des auteurs, comme Kurt Tucholsky, y participent. Berlin acquiert une renommée internationale bien particulière : elle serait la ville de la liberté sexuelle. De nombreux bars et lieux de rencontre homosexuels ouvrent leurs portes. Franz Hessel, auteur qui est né et a grandi à Berlin, qui avait la trentaine dans les années vingt, décrit bien cette ambiance où la contestation est tellement devenue coutume qu'elle en est devenue normale :

« Dans de multiples salles et pièces du nord et de l'ouest de Berlin, des personnes du même sexe évoluent en couple, sous la lumière tamisée d'ampoules de couleur, ici des filles, ailleurs des garçons. Parfois, avec plus ou moins de bonheur, les filles sont habillées en homme, et les garçons en femme. Leurs manières, autrefois hardie contestation des lois morales dominantes, sont, avec le temps, devenues un plaisir relativement innocent et on admet même, dans ces douces orgies, des clients qui dansent volontiers avec le sexe opposé. [...] Notre normalité nous apparaît comme une chance extraordinaire. Et ces luminaires, ah ! comme ils sont émouvants ! On y voit des garnitures d'ampoules, crénelées, en bois ou en métal, qui évoquent les travaux à la scie à chantourner de notre enfance. » <sup>19</sup>

La ville bénéficie également du développement des moyens de communications (trains, première autoroute construite au monde dans la forêt de Grunewald en 1922, l'aéroport de Tempelhof en service en 1924), et surtout d'une loi de 1920 sur le « grand Berlin », visant à rassembler toutes les communes alentours, et qui hisse Berlin en troisième position de la ville la plus peuplée après New-York et Londres. C'est ce nouveau Berlin effervescent que Walter Benjamin décrit dans

---

<sup>18</sup> Matthew JOSEPHON, *Letters from Bohemia*, Random House, cité par Kristel Le POLLOTEC, dans *Le goût de Berlin*, Evreux, mercure de France, 2008

<sup>19</sup> Franz HESSEL, *Promenades dans Berlin*, traduction Jean Michel BELOEIL, Grenoble : Presse universitaire de Grenoble, 1989

*Enfance berlinoise*<sup>20</sup>, et qu'Alfred Döblin choisira pour cadre et pour vrai sujet de son livre dans lequel évolue le malheureux Franz Biberkopf : *Alexander Platz*<sup>21</sup>.

#### 4) Germania : Berlin enfin capitale... mais totalitaire

Vu le développement de la ville pendant ses années d'or et la toute nouvelle image qui commence à se forger de Berlin comme théâtre des événements politiques, il n'est pas très étonnant que Hitler choisisse d'en faire la capitale du III<sup>ème</sup> Reich. Dès 1933 Berlin, ancienne ville des rois, puis de la démocratie et de la révolution sociale, devient le lieu d'expérimentation du nazisme : c'est à Oranienburg, juste devant la ville, qu'est construit en 1933 le premier camp de concentration, pour les opposants politiques ; c'est dans la ville, dans le quartier de Schöneberg qu'ont lieu les premiers boycotts à l'encontre des juifs ; c'est sur une place berlinoise, l'actuelle Bebelplatz, qu'a lieu le premier autodafé ; en 1936 c'est à Berlin qu'auront lieu les jeux olympiques.

Hitler avait de grandes ambitions pour Berlin et voulait en faire pas moins que la « Welthauptstadt Germania », autrement dit Germania, capitale mondiale. Dès 1926 il avait chargé Goebbels le soin de conquérir cette ville en le nommant « Gauleiter ». Une vaste campagne de déconstruction et reconstruction de la ville avait également été prévue, pour la faire ressembler à Rome et utiliser cette ville à des fins de propagande. La construction de nouvelles bâtisses a été entamée mais vite abandonnée au profit de l'effort de guerre. Berlin d'ailleurs, selon certains auteurs, sera plus réfractaire que de nombreuses autres villes à la politique nazie<sup>22</sup>, et le caractère de ses habitants auraient également pu dissuader Hitler d'essayer d'en faire l'emblème de l'Allemagne nazie.

Ce sera aussi à Berlin que Hitler se donnera la mort après la piteuse bataille de Berlin contre l'armée rouge en 1945. En l'espace d'une guerre Berlin a été vidée d'une bonne partie de sa population, et détruite en très grande partie par les bombardements. Les textes d'auteur retracent le visage d'un Berlin meurtri et d'une population fantôme, et deux mots deviennent récurrents : les « Klamottenberg » ou Montagnes de gravas qui s'entassent en plusieurs endroits de la ville, et les « Tümmerrfrauen »,

---

<sup>20</sup> Walter BENJAMIN *Enfance Berlinoise*, traduction de Jean LACOSTE, Paris, les Lettres Nouvelles, 1978

<sup>21</sup> Alfred DÖBLIN, *Alexander Platz*, 1929

<sup>22</sup> C'est notamment la thèse de Kristel le Pollotec, dans *Le goût de Berlin*, op cit, p. 66

nouvelles figures féminines : ces femmes qui effectuent à Berlin les travaux de déblaiements. Louis Ferdinand Céline, lors de son exil allemand, passe par Berlin à l'été 1944 et décrit bien l'état de cette ville détruite :

« Cette ville a déjà bien souffert... que de trous, et de chaussée soulevées ! ... drôle, on n'entend pas d'avion... Ils s'intéressent plus à Berlin ?... Je comprenais pas mais peu à peu j'ai saisi... C'était une ville, plus qu'en décors ... des rues entières de façades, tous les intérieurs croulés, sombrés dans des trous... pas tout, mais presque... il paraît qu'à Hiroshima c'est beaucoup plus propre, net, tondu... »<sup>23</sup>

Un paysage bien noir, dont Rossellini rendra aussi compte dans son film *Allemagne, année Zéro*.

## 5) Une ville déchirée, une ville « Schauplatz »

Avec la partition de la ville en quatre, puis deux parties, et son statut international à l'issue de la seconde guerre mondiale, Berlin continue dans la lignée de ce qui s'est passé après la première guerre mondiale, sous la République de Weimar, et sous le IIIème Reich : être un lieu majeur de l'histoire.

Les tensions Est/Ouest se font sentir dès les premières années. Dès 1948 les yeux du monde sont braqués sur Berlin, et sur le pont aérien constitué par les alliés pour alimenter la ville, puis en septembre sur le discours d'Ernst Reuter devant les ruines du Reichstag, dont nous choisissons quelques morceaux :

« D[a]s Volk von Berlin ruft heute die ganze Welt. [...] Wir wollen nur eines klar sagen: In all diesem Handeln und Verhandeln wollen wir Berliner kein Tauschobjekt sein! [...] Wir möchten der SED nur einen Rat geben: Wenn sie ein neues Symbol braucht, bitte, nicht den Druck der Hände, sondern die Handschellen, die sie den Berlinern anlegten. [...] Ihr Völker der Welt, ihr Völker in Amerika, in England, in Frankreich, in Italien! Schaut auf diese Stadt und erkennt, daß ihr diese Stadt und dieses Volk nicht preisgeben dürft und nicht preisgeben könnt! Es gibt nur eine Möglichkeit für uns alle: gemeinsam so lange zusammenzustehen, bis dieser Kampf gewonnen, bis dieser Kampf endlich durch den Sieg über die Feinde, durch den Sieg über die Macht der Finsternis besiegelt ist. »<sup>24</sup>

<sup>23</sup> L.F Céline, *Nord*, 1964, cité par Kritel le Pollotec, op cit, p.67

<sup>24</sup> Voir annexe n°2. Déclaration intégrale notamment dans Marthina KOERFER: « Berlin. Ernst Reuter », in: Walter Mühlhausen, Cornelia Regin, *Treuhänder des deutschen Volkes. Die Ministerpräsidenten der westlichen Besatzungszonen*

« Le peuple de Berlin en appelle aujourd'hui au monde entier. [...] Il y a une chose bien claire que nous voulons dire : dans ce remue-ménage nous ne voulons pas, nous Berlinois, être une monnaie d'échange ! [...] Nous n'avons qu'un conseil à donner au SED<sup>25</sup> : si vous avez besoin d'un nouveau symbole, s'il vous plait, ne prenez pas celui d'une oppression avec les mains, mais plutôt celle d'une poignée de mains, d'une main que les berlinois vous tendent. [...] Vous peuples du monde, vous peuples d'Amérique, d'Angleterre, de France, d'Italie ! Regardez cette ville et constatez que vous ne n'avez ni le droit ni la capacité de donner un prix<sup>26</sup> à cette ville et à ce peuple ! Il n'y a qu'une seule solution pour nous tous : rester ensemble aussi longtemps qu'il le faudra jusqu'à remporter la bataille, jusqu'à ce que la bataille se solde enfin par la victoire sur les ennemis, et qu'à travers cette victoire, le pouvoir de l'ombre soit vaincu ! »

Ce discours est couramment cité dans les livres et cours d'histoire sur Berlin et sur l'Allemagne en général. Le plus souvent, il est résumé dans les livres d'histoire à deux phrases « Vous, peuples du monde entier » et « notre ville et notre peuple », et on l'interprète souvent comme la volonté du peuple berlinois de garder une unité et de se réunir pour le montrer au monde entier. Dans les images qui restent, on a donc l'impression que c'est un appel à la réconciliation émanant du peuple berlinois lui-même. Et certes, le peuple berlinois est ici invoqué comme une instance unie de décision, l'interpellation au reste du monde est incontestable... Mais il faut bien comprendre de quel monde il s'agit ! Il s'agit du monde « de l'ouest »... L'Est, à travers le SED, est accusé implicitement d'oppression, les autres peuples interpellés sont les Etats Unis, la France, la Grande Bretagne et l'Italie, des peuples de l'Ouest, donc. Quant à la force de l'ombre qui doit être vaincue, c'est assurément, vu le contexte textuel, une référence à l'URSS. De là débute une guerre des images entre l'Est et l'Ouest.

Cette notion de « guerre des images », aussi appelée parfois « Musealisierungswettbewerb » (« concours de mise en musée »)<sup>27</sup>, est abordée dans plusieurs livres et articles, mais tous les auteurs ne s'accordent pas sur son existence. Lorsqu'on dresse un inventaire des structures développées par les deux parties pendant

---

*nach den ersten freien Landtagswahlen. Politische Porträts, Kasseler Forschungen zur Zeitgeschichte, Melsungen 1991, p. 115-139.*

<sup>25</sup> Le Sozialistische Einheitspartei Deutschlands, Parti socialiste unifié (ou unitaire) allemand, était le parti majoritaire de la RDA et son secrétaire général détenait généralement le pouvoir en Allemagne de l'Est.

<sup>26</sup> Dans le sens « valeur marchande »

<sup>27</sup> Klaus SIEBENHAAR, Steffen DAMM, *Berlin Kultur- Identität, Ansichten, Leitbild*, Berlin, FAB, 1995, p.48

la guerre froide, comme nous l'avons fait en annexe, il semble que cette guerre existe et cela explique d'ailleurs le fait que tout soit « double » à Berlin : il y a deux Volksbühne, deux ex-Tiergarten, une foultitude de petits théâtre et de grands opéras... Indépendamment de ces traces matérielles des études ont été réalisées sur les moyens de communication de l'Est et de l'Ouest qui mettent en avant l'existence d'une telle rivalité. Nous pouvons ainsi citer la très belle étude de Christian Delage sur le cinéma documentaire de l'Ouest et de l'Est qui montre bien comment les deux blocs se sont servis de ce médium pour gagner une « guerre des images »<sup>28</sup>. Cependant quelques auteurs remettent en question cette notion de guerre des cultures en insistant sur le fait que peu d'argent, au final, était alloué à la culture et que le développement de celle-ci est passé presque plus par des actions (et des fonds) privés. Nous nous proposons cependant de retracer les grandes étapes d'une confrontation par le développement des infrastructures avant de ré-étudier cette question.

## 6) L'imaginaire des deux Berlins, enjeu de la guerre Froide.

Un des premiers éléments de cette guerre des images peut être daté avec l'inauguration le 4 décembre de la Freie Universität de Berlin, université de l'ouest berlinois, pour faire contrepoids et concurrence à la Friedrich Wilhems Universität, actuelle Humbolt Universität, pour créer une université de l'Ouest face à celle, historique, de l'Est. La guerre des cultures passe par une guerre du développement des infrastructures culturelles, de l'organisation urbaine et architecturale, mais aussi une guerre des discours tenus par les deux blocs sur Berlin. Les différents noms donnés à Berlin, rebaptisé à foison à cette époque, nous donne un bon aperçu de cette guerre des discours. Selon Peter Hoberg, professeur à la Freie Universität de Berlin, le simple fait de nommer Berlin plaçait chacun, qu'il le veuille ou non, sur l'échiquier politique, en fonction du vocable choisit. On retrouve dans le livre de Arnt Cobbers des exemples de vocables utilisés<sup>29</sup>. La DDR nommait ainsi Berlin Est « Demokratischer Sektor », « Demokratisches Berlin » et à la fin « Berlin, Hauptstadt der DDR ». Berlin Ouest était par contre simplement nommée « Westberlin ». A l'inverse Berlin ouest

---

<sup>28</sup> Christian DELAGE, « Berlin, guerre des images d'une mémoire partagée 1945-1989 » in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. N°34. Avril juin 1992, p. 85-105.

<sup>29</sup> Arnt COOBERS, *Kleine Berlin-Geschichte von Mittelalter bis zur Gegenwart*, op cit, p.176

qualifiait Berlin Est de « Sowjetzone », « Ostzone » ou plus brièvement encore de « Zone ». Il s’auto-nommait par contre « Land-Berlin ». (Voir figure 1. Ci-dessous)

Figure 1. Tableau des appellations respectives de Berlin est et Berlin ouest

Qui parle ? De qui parle-t'on ?	Berlin Ouest	Berlin Est
Berlin Ouest	Land-Berlin La Région Berlin	Westberlin Berlin Ouest
Berlin Est	Sowjetzone Zone soviétique  Ostzone Zone de l'Est  Zone La zone	Demokratischer Sektor Le secteur démocratique  Demokratisches Berlin Le Berlin démocratique  Berlin, Hauptstadt der DDR Berlin, capitale de la RDA.

Outre le côté péjoratif des appellations que chaque partie de la ville attribue à sa sœur jumelle, il est intéressant de gloser les appellations qu’elles se donnent à elles-mêmes.

L’appellation « Hauptstadt der DDR » est assez clairement provocatrice. Elle montre l’importance symbolique que Berlin, ville coupée en deux, revêt aux yeux de l’URSS. Bien entendu il ne s’agit que de mots, puisque les décisions sont prises à Moscou, et que la capitale de l’Allemagne n’a pas réellement de capacité de choix. Mais le fait de nommer ainsi Berlin, y compris dans les textes officiels, permet d’être en position offensive. Par ailleurs la DDR, avait l’habitude de « rayer des cartes » sa moitié occidentale, comme pour lui donner moins d’existence<sup>30</sup>.

L’appellation « Land Berlin » est peut-être plus douce mais pour autant, l’apposition du terme « land » n’est pas anodin. Le « Land » en allemand peut signifier plusieurs choses : la terre, la contrée, mais aussi la région, le district administratif, ou encore le pays. Il me semble que dans ce cas précis on peut comprendre « land » comme le district administratif, comme une entité politique à part entière. Le fait de ne pas nommer Berlin « Berlin » mais « Land-Berlin » insiste sur le fait que Berlin a le rôle d’une région à part entière en RFA.

<sup>30</sup> annexe 3 : exemples de cartes de 1988 : représentation matérielle de Berlin Ouest, par Berlin Est

Dans cette émulation pour exister en tant que Est ou Ouest Berlinois, l'architecture joue également un grand rôle. Dès 1957 Berlin Ouest lance une offensive avec une exposition internationale d'architecture. En 1963 le «Stadterneuerungsprogramm », programme de rénovation de la ville, est lancé. Le style Bauhaus est favorisé, et une vaste campagne d'assainissement lancée. La DDR fait de même, et le but des plans urbains est alors de construire « das Bild des modernen Ost-Berlin », image du Berlin de l'Est moderne. C'est d'ailleurs à cette occasion qu'est érigée la « Fernsehturm » devenue actuellement l'une des attractions touristiques les plus populaires de Berlin. Dans les années 70 la construction de Berlin Est fait même officiellement l'objet de « l'effort de la République toute entière ». La construction du mur, ne fait que renforcer cette surenchère à la démonstration de la puissance par l'organisation architecturale et par le développement des infrastructures.

La DDR surtout est très virulente et regroupe à Berlin près de la moitié de ses forces de recherche puis développe les infrastructures culturelles comme les opéras et orchestres. C'est à Berlin Est qu'on trouve par exemple : le Staatsoper, le komische Oper, le Berliner-sinfonie-orchester, la Volksbühne, le Deutsche Theater<sup>31</sup>. Se développe aussi une scène assez connue au niveau mondial de « free-jazz ». Enfin des artistes de renom exercent leur plume à l'Est du mur : Berthold Brecht, Johannes R. Becher puis Christa Wolf, Heiner Müller, Stefan Heym , Jurek Becker, Monika Maron....

Du côté Ouest, dans la lignée de la FU, de nombreux centres de recherche sont créés ex-nihilo, des bibliothèques ouvertes. L'ouverture de très nombreux petits théâtres et de lieux de rencontre de cinéma, de théâtre et de jazz donne l'image d'un Berlin Ouest, comme ville des nouvelles expressions artistiques. Cela est renforcé par les expositions qui ont lieu dans la multitudes de galeries privées ouvertes à Berlin Ouest : y sont exposés dès les années 70s des artistes du néo expressionisme tel que Rainer Fetting, Helmut Middendorf ou encore Salomé. Concernant la littérature, Berlin Ouest est associé aux noms de Uwe Johnson, Günter Grass, Erich Kästner, Max Frisch, Hans Magnus...

---

<sup>31</sup> Annexe 4 : liste des infrastructures Est et Ouest développées pendant la guerre froide.



En parallèle de cette guerre des noms, des bâtisses, des infrastructures officielles on assiste à un autre phénomène. D'abord peu contrôlé, il devient vite un enjeu des deux parties : la création de nouvelles formes de vie et l'attrait de la jeunesse. Comme nous l'avons vu plus tôt, l'expansion culturelle des deux parties tient autant aux développements d'infrastructures publiques qu'à des particuliers (free jazz à l'est, petites galeries à l'ouest, plumes des deux côtés). Mais ce sont souvent ces derniers qui vont attirer une population jeune à la recherche de nouveaux espaces de vie. Nombreuses sont les personnes qui ont à l'esprit l'exemple de Brecht passant volontairement de l'Ouest à l'Est pour s'y établir. Et c'est peut-être de là que vient la persuasion intime que l'Est était le lieu de la création et des formes de vies alternatives. Les livres d'histoire nous apprennent pourtant le contraire. Berlin Ouest attire en effet une grande partie de la jeunesse de l'Allemagne de l'Ouest voulant éviter le service civique ou même simplement pour apprécier l'atmosphère particulière de cette ville où se concentre tout un biotope alternatif<sup>32</sup>. La plupart des livres d'histoire consultés s'accordent sur ce sujet. Contrairement à ce qu'on pourrait penser également, c'est bien à l'Ouest qu'apparaît la première « Wohngemeinschaft » d'Allemagne, en 1967 avec Fritz Teufel, Rainer Langhans et Dieter Kunzelmann, sous le nom de « Kommune 1 », à Charlottenburg. Dans les années qui suivent, notamment avec 1968, la « scène alternative » se crée avec son lot de listes politiques « alternatives » et la création des « verts ». Le livre *Tupamaros, Berlin-Ouest, ou comment tout a commencé*, est un témoignage de première main sur cette agitation qui gagne Berlin Ouest dans les années 70<sup>33</sup>. Les garderies autogérées, les squats et les immenses collocations fleurissent à Berlin Ouest, là où il y a le moins de policiers. En 1984 l'occupation des bâtiments vides est même légalisée par le Bürgermeister Hans Jochen Vogel (SPD).

En somme il nous semble que c'est avec le développement des infrastructures culturelles, privées et publiques, mais aussi de cette vie « alternative », et par son statut de ville partagée, que Berlin va acquérir l'image d'une ville « Schauplatz »<sup>34</sup> - d'une ville scène. C'est peut-être là l'une des clés permettant de comprendre le choix de Berlin comme capitale à la chute du mur en 1989 : Berlin est une ville récente, qui

---

<sup>32</sup> Selon l'expression de Arnt COBBERS, op cit, p 180.

<sup>33</sup> Bommi BAUMANN, *Tupamaros, Berlin-Ouest, ou comment tout a commencé*, Paris, Gallimard, 1989

<sup>34</sup> Expression rapportée plusieurs fois, y compris dans K. SIEBENHAAR et S. DAMM *Berlin Kultur – Identität, Ansichten, Leitbild*, Berlin, FAB 1995

jusqu'à la fin de 19<sup>ème</sup> siècle n'intéressait pas vraiment l'Europe et le monde, mais qui, en quelques décennies, avec Hitler puis la guerre froide, a acquis une renommée, certes un peu particulière, mais qui lui a permis « d'exister » sur la scène des relations internationales.

L'histoire de la chute du mur a été maintes fois écrite. Mais ce qui nous intéresse tout particulièrement comme suite à notre propos, c'est l'effort d'unification qui sera fait après la chute du mur, unification qui passe notamment par l'unification des cultures, et la construction d'un imaginaire de la ville. En effet à la chute du mur, la ville n'est pas homogène, c'est un lieu d'antagonismes et de rivalités. Elle est enclavée dans l'Allemagne de l'Est, encore très pauvre. Si elle a attiré une population bariolée de jeunes artistes, la ville paraît aussi instable, ce qui ne va pas sans faire peur, d'une part aux promoteurs immobiliers, mais d'autre part aussi aux investisseurs et aux entreprises étrangères. Géographiquement, elle est plus proche de la Pologne que de certaines villes allemandes du sud ou de l'Ouest. Deux questions se posent alors : Pourquoi avoir choisi d'en faire la capitale de l'Allemagne ? Comment relever un tel challenge ?

## **B) Berlin : Pourquoi ?**

Après avoir vu que Berlin n'était pas la capitale « historique » de l'Allemagne et qu'elle avait un lourd passé (nazisme et guerre froide notamment), nous allons à présent essayer de montrer pourquoi cette ville a été choisie comme capitale en 1991, quels enjeux ont été soulevés par cette décision, et quelles discussions sur l'image de Berlin l'ont précédée.

### **1) Dispute Bonn/Berlin : la seconde guerre des images**

Lorsque l'on parle du choix de Berlin comme capitale, il faut tout de suite évoquer la « dispute Bonn-Berlin ». Pour cela un petit rappel des faits, puis des enjeux en termes d'image est peut-être nécessaire.

Avant même la chute du mur, le choix de Berlin comme capitale était déjà évoqué au parlement de l'Ouest, à Bonn. Les recherches que nous avons effectuées

dans les archives parlementaires permettent de l'attester. Dans une session au Bundestag, datée du 05 février 1988, il était déjà question de faire de Berlin l'« Hauptstadt des Dialogs » entre l'Est et l'Ouest<sup>35</sup>. Bien entendu, le terme d'Hauptstadt (capitale) était alors systématiquement lié à celui de dialogue et il n'était pas clairement dit que Berlin avait vocation à devenir la capitale- tout court- d'une Allemagne réunifiée. Cependant notons que le développement des moyens de communications et la coopération Est-Ouest sont déjà évoqués dans ce même discours. Par ailleurs, dans d'autres discours plus généraux sur l'Allemagne divisée, on trouve dès 1987, soit quatre ans avant le choix officiel de Berlin comme capitale, des prémices de cette décision. Dans le discours au Bundestag daté du 15 octobre 1987<sup>36</sup> par exemple, on peut déjà lire des phrases qui, d'une part, laisse voir que Berlin pourrait être potentiellement une capitale, et d'autre part, comment son histoire peut être utilisée pour légitimer ce choix. On lit par exemple dans la retranscription l'ouverture faite par le bundeskanzler Dr. Kohl :

« Es bleibt eine wesentliche Aufgabe unserer Deutschlandpolitik, die Freiheit und Lebensfähigkeit Berlins zu bewahren [...] Das Freie Berlin gehört mit der Bundesrepublik Deutschland unwiderruflich zur Gemeinschaft des Westens. Berlin meine Damen und Herren, steht für die Faszination der Freiheit und für den Stand der Ost-West Beziehung [...] In diesem Jahr blickt Berlin auf eine 750jährige Geschichte zurück [...] Deutschlandpolitik ist immer auch Verpflichtung für diese europäische Metropole der Freiheit »

Ce qu'on peut traduire par :

« Cela reste une tâche essentielle de la politique allemande : garantir la liberté et la vie de Berlin. [...] Berlin libre appartient incontestablement à la république fédérale allemande, et par là, à la communauté occidentale. Berlin, Mesdames et Messieurs, montre la fascination pour la liberté, et l'état des relations est-ouest [...] Cette année, Berlin peut se retourner sur 750ans d'histoire. [...] La politique allemande est toujours obligée pour cette métropole européenne de la liberté »

Cette ouverture nous permet de voir l'importance que Berlin revêt aux yeux de l'Ouest. Certes, contrairement à la DDR, la RFA n'a pas décrété Berlin Ouest capitale,

---

<sup>35</sup> Retranscription d'une discussion plénière au Bundestag, Bonn, intitulée « Die Zukunft Berlins zwischen Ost und West ». Voir en annexe 5.

<sup>36</sup> Sitzung au Bundestag de Bonn, 15 Octobre, 1987, intitulée « Bericht zur Lage der Nation im geteilten Deutschland ». Voir en annexe 5.

mais toujours est-il qu'il commence à la nommer comme « Capitale du dialogue », ou « métropole européenne de la liberté ». Autant de noms qui peuvent laisser songeur alors que le mur n'est pas encore tombé.

Malgré cette amorce, les résistances ont été vives lors de la décision de prendre Berlin comme capitale. Le débat a duré plusieurs mois, a été relayé dans la presse et a donné lieu à une vaste campagne politique. Le plus grand péché de Berlin aux yeux de contemporains c'est son image négative, due à la vie instable qui y règne. Celle-ci a été entraînée par les ajustements nécessaires entre Est et Ouest à la suite de la chute du mur mais aussi du fait de son histoire chaotique et à sa relative nouveauté en tant que capitale, choses que nous soulignons aussi en première partie. Une nouvelle guerre des images s'établit alors. Non plus entre Est et Ouest mais entre Berlin et Bonn. Or, définir l'image de Berlin à la chute du mur n'est pas chose aisée. Nous avons esquissé en première partie les grands traits de son histoire et les représentations qui en découlent. Ce qu'on peut dire, c'est que la notion d'image repose sur un principe de réduction et de simplification, ou de compression. L'image qu'on se fait de quelque chose est aussi sujette à des influences personnelles, interpersonnelles ou sociétales. Essayer de s'en défaire est certainement une chose peu aisée. Aussi faut-il bien comprendre que ce que nous avons voulu montrer est l'image de Berlin que les allemands se faisaient à cette époque. Nous avons essayé de reconstituer cette image en croisant textes d'époque, textes historiques, et textes littéraires.

L'image de Berlin n'est pas l'image d'une ville passée par les tourbillons révolutionnaires et stable à présent. A l'inverse c'est une ville qui semble avoir été d'abord tout à fait anodine avant de devenir le lieu des déchirements de l'histoire, sans en être encore bien sortie en 1989. Si bien que l'image véhiculée par Berlin est au final assez négative et qu'à la chute du mur, la ville n'a pas vraiment le prestige nécessaire pour être une capitale.

Cette image peu glorieuse se retrouve lorsqu'on étudie les débats qui font rage lors du choix de Berlin comme capitale. Klaus Siebenhaar et Steffen Damm notent l'existence d'une vraie campagne anti-Berlin et l'utilisation des images et stéréotypes négatifs qui existaient sur Berlin depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle par les Berlin-gegner (anti-Berlin)<sup>37</sup>. Dans leur livre écrit en 1995 sur le sujet, ils dressent un petit aperçu

---

<sup>37</sup> Klaus SIEBENHAAR, Steffen DAMM, *Berlin Kultur*, op cit, p.12

des réticences à l'encontre de Berlin comme capitale et évoquent une « campagne contre Berlin » qui s'articule autour d'arguments portant sur l'image peu valorisante de la ville à l'échelle nationale mais aussi aux yeux du monde. Cette campagne anti-Berlin pourrait être résumée par l'argument des « 3 M » :

- Moloch
- Metropolis-Syndrom
- Mahagonny- Image

**Le Moloch**, dans la traduction judaïque et biblique, est un monstre ou un démon, prince de l'enfer, qui vole les enfants des mères, ou bien qui sacrifie les premiers-nés en les jetant dans un brasier. Il est courant, dans les critiques littéraires de *Berlin Alexanderplatz* de voir apparaître cette notion de Moloch, et celle-ci rappelle en Allemagne le chaos et la brutalité, peut-être héritée de l'expansion chaotique de la ville sous la révolution industrielle et du travail ouvrier et minier qui s'y développe. Ce qui est sous-entendu dans cette appellation c'est le côté terrifiant de la ville immense qui aspire et broie les destins.

**Le Metropolis-Syndrom** caractérise la froideur de la ville et sa technicité folle, à l'instar du monstre urbain représenté dans le film de Fritz-Lang. Selon Klaus Siebenhaar, cela dénote aussi son américanisation, son caractère international qu'il lie aussi à « l'Unübersichtlichkeit », à l'« Anonymisierung », et à la « Gleichkultigkeit », autrement dit au caractère confus de la ville, au fait qu'elle entraîne l'anonymat des personnes et à l'indifférence entre pairs . Cela ne va pas sans évoquer le texte de Simmel que nous avons cité en première partie.

Dernier du trio, **la Mahagonny-Image**, certainement en référence à l'opéra de Bertholt Brecht et Kurt Weill<sup>38</sup>, grande métaphore de la vie capitaliste et de la déchéance sociale, qui selon Steffen Damm rappelle la « Glücksritterstadt » qu'on pourrait traduire par « Ville Fortune » ou Eldorado. Autrement dit Berlin serait une ville de luxure et de décadence qui attire une population d'oiseaux mal avisés ...

Les deux auteurs dressent aussi un tableau des articles de journaux consacrés à l'époque à ce sujet, qui nous permet de voir à quel point il était peu évident que Berlin devienne effectivement la capitale allemande, notamment parce que l'image de la ville

---

<sup>38</sup> Bertholt BRECHT et Kurt WEILL, *Aufstieg und Fall der Stadt Mahagonny*, 1930. Traduit souvent sous le titre *Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny*.

n'était pas apte à attirer et à rassurer une communauté internationale aux aguets. Pourquoi avoir tout de même choisi Berlin comme capitale ?

## 2) Un choix stratégique à plusieurs facettes

Comme le dit E. Diepgen, le maire de Berlin en 1991, « Berlin est la ville la plus à l'est de l'Europe Occidentale et la ville la plus occidentale de l'Europe de l'Est. La partie Est de la ville, ancienne capitale de la RDA, était totalement orientée à l'Est. Berlin Ouest a été le point de départ de l'ancrage à l'Ouest de la politique allemande. Les deux se trouvent à Berlin »<sup>39</sup>. S'il peut nous sembler *a posteriori* normal que sur cette simple raison Berlin aie été choisie pour capitale allemande, la chose n'était cependant pas si évidente à l'époque. Ce choix repose sur un pari. Le pari de faire de cette ville une grande métropole de niveau international cumulant des fonctions politiques, économiques, technologiques et culturelles lui assurant des capacités d'attraction et de polarisation sur un espace très vaste. Les enjeux sont principalement économiques et diplomatiques.

Du fait de l'émulation entre Est et Ouest la ville a déjà de nombreuses infrastructures culturelles à disposition. La démographie est aussi assez significative et permet aux politiques d'espérer la construction d'une très grande métropole attirant aussi bien de la main d'œuvre que des entreprises en quête de marché. En effet Berlin était un point d'appui pour les Konzern dans leur marché à l'Est. Les entreprises bénéficient de plusieurs atouts en s'installant à Berlin : De grandes entreprises de l'Est sont privatisées comme Volkswagen, Alcatel, Siemens, Mercedes ; de surcroît, second argument pouvant intéresser les entreprises, le marché est accessible et c'est un terrain d'attaque pour les firmes internationales américaines ou japonaises qui cherchent à conquérir les consommateurs de l'Est... Pour continuer dans cette lignée favorable aux entreprises, Berlin met en place des financements publics pour la remise à niveau des infrastructures et les moyens de communication. Outre cela, tout comme Berlin avait déjà attiré l'attention au temps de la révolution industrielle, la ville est en 1989 est un lieu de développement des hautes technologies. En 1989 Berlin est le second

---

<sup>39</sup> E. DIEPGEN, dans *Le Monde*, 8 août 1991.

centre universitaire après Munich et l'un des principaux pôles de recherche et développement en Allemagne<sup>40</sup>.

Le choix de Berlin comme capitale permet d'espérer un renouveau de la métropole dans la hiérarchie des capitales européennes. On comprend alors que, comme le note Arnt Cobbers « dans la ville qui allait récupérer le siège du Parlement et du Gouvernement, l'euphorie [ait été] grande. Les politiques, les investisseurs, et les développeurs de projets ont eu l'impression d'un 'second Gründerzeit'<sup>41</sup>, »<sup>42</sup>

### 3) Le contre coup de ce choix : les images de l'Est à genoux

Ce choix n'est cependant pas sans effet. Il y a un consensus sur le fait que la reconstruction de Berlin a favorisé l'Ouest mais perturbé grandement l'Est berlinois qui était déjà en position de difficulté. La plupart des auteurs montrent bien comment cela signe la fin des petits commerces de l'Est. Même les entreprises de taille conséquente à l'Est sont restructurées pour les besoins du marché et de nombreux travailleurs se retrouvent au chômage. « L'Est de Berlin se retrouve à genoux économiquement et socialement »<sup>43</sup>. Pour l'Ouest également la transition n'est pas si facile. Mais quoiqu'il en soit la transition est particulièrement douloureuse pour l'Est Berlinois. Kristel le Pollotec, dans son livre *le goût de Berlin*, note avec ironie que si les moyens de télécommunications sont maintenant homogénéisés, il « ne subsiste « plus que » les inégalités entre l'Est et l'Ouest »<sup>44</sup>. La ville subit de grands changements en un très court laps de temps, une partie de la population est plus ou moins violemment jetée dans une paupérisation plus grande encore qu'avant, avec des effets tangibles (fermeture des commerces, taux de chômage plus élevé,...) et d'autres effets, moins matériels et plus discrets (empiètement sur une culture : rue renommée, statues déboulonnées, langue ossi en disparition...)

En même temps, au sein de ces bouleversements, Berlin gagne en attractivité :

---

<sup>40</sup> Laurent CARROUE, « Berlin réunifié, une nouvelle métropole à vocation internationale en Europe centrale », in *Annales de géographie*, t 102, n° 570, p 113-130, 1993

<sup>41</sup> L'expression Gründerzeit désigne en allemand la période qui a suivi 1871 en Allemagne, qui comme nous l'avons vu est aussi l'époque d'un grand développement industriel.

<sup>42</sup> Arnt COBBERS, op cit, p. 191. Dans le texte : « Die Euphorie in der Hauptstadt, die wieder Parlaments und Regierungssitz werden sollte, war gross. Politiker, Investoren und Projektentwickler gaben sich dem Rausch einer "zweiten Gründerzeit" hin »

<sup>43</sup> Laurent CARROUE « Berlin réunifié : .... » op cit

<sup>44</sup> Kristel LE POLLOTEC, *le goût de Berlin*, op cit, p. 100.

« Die Stadt wurde nach der Maueröffnung zum Experimentierfeld das junge, kreative Köpfe aus allen Teilen Deutschlands und der Welt wie ein Magnet anzog<sup>45</sup> ».

Ce qu'on pourrait traduire par :

« Après la chute du mur, la ville se transforma en lieu d'expérimentation pour la jeunesse ; les têtes pensantes et créatives de toutes parts de l'Allemagne et du monde furent attirées par une force presque magnétique ».

Les petits bars se multiplient et Berlin devient la scène de la jeune avant-garde. Tout y semble possible. Les tensions entre berlinois de l'Est et berlinois de l'Ouest sont cependant palpables. Peter Schneider, qui a consacré son œuvre littéraire à explorer la dualité de la ville, note également « un intérêt quasi ethnologique que les Allemands de l'Ouest manifestaient soudain envers leurs compatriotes de l'Ouest. »<sup>46</sup> La ville semble être un gros bouillon de transformations urbaines, économiques et sociales.

### **C) un paradoxe en guise de conclusion :**

Un des paradoxes majeurs de ce choix, c'est qu'il vise à construire un pôle d'excellence et un pôle apte à attirer les investisseurs, alors que la ville a justement ce lourd héritage historique et des problèmes de stabilité sociale. On comprend alors les débats sur l'image de la ville, et sur les effets « néfastes » de la réunification et du choix de Berlin comme capitale, entraînant la marginalisation de certaines personnes dans la ville, ont été relayés dans la presse, avec en question centrale « l'Hauptstadttauglichkeit<sup>47</sup> » de Berlin, autrement dit l'aptitude de la ville à être une capitale. Le 20 juin 1991 que le Bundestag allemand a décidé le transfert du bundestag et du bundesregierung de Bonn vers Berlin. Mais il s'en était fallu de peu : 338 voix se sont exprimées pour ce transfert, contre 320. Le 11 décembre 1991, le conseil des ministres décide de partager les responsabilités entre Bonn et Berlin. Suit alors la « Berlin-Bonn-Gesetz » 1994, qui veut que tous les ministres travaillent à Berlin. Le

---

<sup>45</sup> Arnd COBBERS, op cit, p. 192

<sup>46</sup> Peter SCHNEIDER, *Chute libre à Berlin*, traduit de l'Allemand par Nicole CASANOVA, Grasset, Paris, 2000. Cité par Kristel le Pollotec, op cit.

<sup>47</sup> Selon l'expression rapportée par Klaus SIEBENHAAR, op cit, p.38



transfert des pouvoirs s'est fait progressivement et actuellement, plusieurs ministères ont encore leurs sièges et la plupart de leurs collaborateurs à Bonn.

Mais pourtant Berlin est actuellement incontestablement la capitale allemande. Beaucoup ignorent d'ailleurs que Bonn ait pu prétendre être la capitale à la place de Berlin. Cela semble presque un incroyable tour de passe-passe qui aurait pris le dessus sur des décennies d'image négatives de la ville... Ce que nous venons en effet de voir dans cette première partie de notre étude c'est que Berlin n'avait pas le profil type d'une capitale : c'est une ville relativement « récente », qui n'a pas eu d'image spécialement positive au cours de son histoire, qui a servi des ambitions politiques d'un des plus grands monstres de l'histoire, qui est, en 1989, enclavée dans la partie pauvre du pays, lieu aussi d'antagonisme et de rivalités entre les habitants, qui est pointé du doigt dans la presse et dont le choix comme capitale a créé un débat public. Berlin est cependant devenue une des métropoles européennes les plus en vogue, et très dynamique.

## **PARTIE II**

# **Mémoire collective, construction symbolique et marketing**

« Ici le Sénat de Berlin jette à la décharge  
l'Histoire allemande »

*Lors du démontage de la Statue de Lénine à Berlin, en  
1991, les opposants déployèrent cette banderole sur le premier échafaudage  
monté*

## II- Berlin : Comment ? La construction d'un nouvel imaginaire

Si à présent plus personne ne doute du rôle de Berlin comme capitale, c'est bien parce que cette ville est devenue, pour reprendre l'expression de Margaret Manale, « une carte de visite de l'Allemagne »<sup>48</sup>. Cette chercheuse au CNRS qui s'intéresse avant tout à l'urbanisme, note dans son article à ce sujet qu'il y a eu la **création d'un imaginaire berlinois**, qu'une certaine image a été créée par le politique notamment à travers ses choix dans l'organisation de la ville. Et c'est à présent ceci que nous souhaitons étudier : après avoir constaté les variations d'image de Berlin dans le temps, puis les raisons du choix de Berlin comme capitale, nous voulons maintenant voir comment cela a été rendu possible en se demandant comment une certaine mémoire collective de la capitale a pu être construite, et par là une nouvelle image. Dans le cas de Berlin la transformation de l'imaginaire est très intéressante puisqu'en quelques décennies la ville est passée d'une image très négative à l'image d'une ville moderne, créative, attractive. Pourtant la chute du mur est loin de tout régler. « Dès les premiers délires dus à la réunification, le profond gouffre entre les intellectuels et artistes de l'Ouest et ceux de l'Est, gouffre qui s'était constitué pendant des décennies, est apparu au grand jour »<sup>49</sup> et « Berlin fit lieu de scène et de forum pour ce processus, pleins de confrontations et de douleurs, qui consisté à trouver par soi-même son identité culturelle »<sup>50</sup>. Cette identité culturelle souffre de deux problèmes majeurs à la chute du mur. Premièrement, le problème que nous venons de soulever : à savoir, Berlin est le lieu des antagonismes Est/Ouest, et le lieu également du développement des formes de vies alternatives, ce qui ne va pas sans décourager les investisseurs au prime abord. Mais second problème : alors que Berlin avait acquis cette renommée internationale de « Schauplatz » des confrontations Est/Ouest, le fait de perdre cette qualité risque de surcroît d'amoindrir sa 'substance' culturelle. Or Berlin est aujourd'hui vu comme ville très attrayante, « sexy et pleite » (sexy mais « à sec » - mot familier pour dire « pauvre »), comme le dit son maire.

---

<sup>48</sup> Margaret MANALE, « Berlin sans frontières ? », in *Espaces et Sociétés*, p. 189-208, 2004/1/2

<sup>49</sup> Klauss SIEBENHAAR et Steffen DAMM, *Berlin Kultur...* op cit, p 51, proposition de traduction ; en allemand : « bereits während des ersten Vereinigungstamels offenbarte sich die über Jahrzehnt gewachsene Kluft zwischen ost- und westdeutschen Kunstlern und Intellektuellen »

<sup>50</sup> Klauss SIEBENHAAR et Steffen DAMM, *ibid*, p.53, proposition de traduction ; en allemand : « es wird registriert, dass für diese konfrontativen und quälenden kulturelle Selbstfindungsprozesse Berlin den Schauplatz und das Forum abgibt ».

Nous proposons de voir dans un premier temps la théorie d'Halbwachs sur la construction des cadres sociaux de la mémoire, avec pour fil rouge la question suivante : cette mémoire sociale peut-elle être instituée ? à travers quels biais ? Suite à cela, il nous faudra montrer en quoi le marketing urbain entre tout à fait dans cette démarche de construction d'une mémoire sociale. Nous étudierons enfin l'exemple de 24h Berlin, pour voir quelle image de Berlin est actuellement en circulation.

## A) La construction d'une identité attractive aux niveaux international et national

### 1) Création d'une mémoire collective (Halbwachs) : comment peut-on réécrire l'histoire de Berlin

Pour étudier la construction de la mémoire collective, nous avons voulu nous pencher sur la théorie de Maurice Halbwachs. Nous avons étudié sa théorie à travers des textes critiques sur son œuvre et des zooms dans ses propres textes. En annexe n°6 vous trouverez un résumé de toutes nos recherches et réflexions sur ce sujet. Nous ne voulions pas l'inclure en entier dans le corps du mémoire, mais cela permet de mieux comprendre comment nous utilisons la notion d'Halbwachs. Après cette étude générale d'Halbwachs<sup>51</sup>, plusieurs choses nous semblent importantes à retenir dans le cadre de notre étude présente :

- **On peut distinguer chez Halbwachs plusieurs 'échelles' de la mémoire :** la mémoire peut-être individuelle, celle d'un groupe intermédiaire ( famille, corps de métier, religion...), ou celle d'une nation. Mais à toutes ces échelles, il semble que la mémoire n'est pas quelque chose de « donné », ni quelque chose de personnel. La mémoire est avant tout 'sociale'<sup>52</sup> en ce sens qu'on ne peut se souvenir seul et que la société impose des cadres et autorise certains contenus à notre mémoire<sup>53</sup>. En ce sens on peut parler d'une « construction de la mémoire ».

---

<sup>51</sup> voir Annexe 6

<sup>52</sup> J.C MARCEL et Laurent MUCIELLI « un fondement du lien sociale : la mémoire collective selon Maurice Halbwachs », in *Technologies. Idéologies. Pratiques. Revue d'anthropologie des connaissances*, 1999, vol 13, n°2, p 63-88

<sup>53</sup> Annexe 6, paragraphe « histoire et légitimité d'une notion »

- **il est légitime de s'intéresser à la mémoire collective à l'échelle de Berlin**<sup>54</sup>. Berlin peut sembler être une entité trop grande (au vue de sa population diversifiée et des probables tensions entre individus ou groupe d'individus sur la création, l'interprétation et l'appropriation d'une mémoire collective : n'y a-t-il pas plutôt *des* mémoires de Berlin) ou trop petite (en regard du transnationalisme actuel et de la mondialisation culturelle : est-il encore légitime de parler d'une mémoire ou culture berlinoise dans ce cadre ?). Cependant, il y a imbrication et superposition des groupes sociaux<sup>55</sup> : on peut très bien être un ouvrier juif à Berlin et porter de ce fait les empreintes de la mémoire ouvrière, de la mémoire juive et de la mémoire... berlinoise. Si l'on peut parler de la mémoire collective berlinoise, on peut donc aussi parler de la *construction de la mémoire collective à Berlin*.

- Halbwachs, dans un des derniers livres publiés de son vivant<sup>56</sup>, exemplifie la façon dont est construite la mémoire sociale d'un groupe, à travers l'exemple des chrétiens. **La construction d'une mémoire collective passe par une mise en scène de l'espace social, du temps (ou rythme) social, et la mise en écriture**<sup>57</sup> de certains éléments de l'histoire. L'histoire n'est plus entendue comme une science exacte retraçant purement et simplement des événements, mais comme « passé » réécrit au présent : les vivants sélectionnent les informations dont ils ont besoin, et oublient le reste. Ce processus est donc teinté d'oubli : toute histoire, tout choix de commémoration, entraîne sa part de refoulement d'autres évènements qui n'ont pas été valorisés.<sup>58</sup>

Halbwachs ne parle cependant pas de construction intentionnelle de la mémoire collective et il a souvent été répété que sa pensée était une pensée quasi magique, non seulement parce que sa méthodologie est pour ainsi dire fluctuante et empirique, mais aussi parce qu'il ne désigne pas d'acteurs directs de la construction de cette mémoire. Mais, *dans le prolongement de sa théorie*, il nous semble possible de dire que la communication de la ville, et ses choix en terme d'urbanisme et de

---

<sup>54</sup> Annexe 6, paragraphe « quelques précisions sur notre utilisation de la notion »

<sup>55</sup> Paul SABOURIN, *Perspective sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs*, Montréal, université de Montreal, 1997, 40p, p 17

<sup>56</sup> Maurice HALBWACHS, *la topographie légendaire des évangiles en terre sainte. Etude de mémoire collective*. Paris, Alcan, 1941

<sup>57</sup> Maurice HALBWACHS, *la topographie....* Op cit

<sup>58</sup> Annexe 6, paragraphe « comment construire la mémoire collective selon Halbwachs »

politique culturelle et touristique, participe pleinement à ce façonnement d'une mémoire collective, et par là, à la création d'un nouvel imaginaire de la ville. Notre propos est à présent de montrer en quoi des faits de communications peuvent être acteurs de la mémoire d'une ville puisqu'ils mettent en scène *son espace, ses rythmes et réécrivent son histoire*. Ces faits de communication peuvent être des textes littéraires, des discours politiques, des peintures, des journaux (partie une), mais aussi des séries télévisées (suite de notre étude) et des brochures publicitaires, ou encore des plans urbains d'aménagement (ce qu'on aurait aussi pu étudier...) ! Les communicants de la ville de Berlin sont des acteurs de la construction de l'imaginaire de la ville, ce qui explique comment de négative en 1989 Berlin ait pu acquérir une renommée internationale de ville de culture et de créativité, image favorisant tourisme, développement et investissements.

## 2) Le marketing de la ville : application des schèmes d'Halbwachs

### Pourquoi parler de marketing urbain ?

Pour parvenir à ce résultat la ville a dû faire un énorme travail d'unification au sein de ses habitants et créer une image attractive pour les touristes et les investisseurs. L'image de la ville a alors été façonnée. L'idée de construire une ville comme étendard d'une puissance politique n'est pas nouvelle, et c'est d'ailleurs aussi ce qu'avait voulu faire Hitler en son temps. Klaus Siebenhaar et Steffen Haar, notent que :

« la littérature, la communication et la presse, les films, et d'autres arts, ont à la fois produit et déchiffré la topographie culturelle et historique de Berlin pendant des décennies : ils ont produit des images de Berlin qui ont fourni et véhiculé à travers le temps des valeurs négatives et positives, des règles, des caractéristiques, des stéréotypes, des témoignages et des jugements intellectuels et moraux »<sup>59</sup>.

---

<sup>59</sup> Klaus SIEBENHAAR et Steffen DAMM, *Berlin Kultur*, op cit, p 25, proposition de traduction. En allemand : « Literatur, Publizistik, Film und andere Künste produzieren und dechiffrieren zugleich die kulturell-geschichtliche Topographie Berlins über die Jahrzehnte hinweg : sie produzieren Berlin-Bilder, die negativ wie positiv Wertungen, Einstellungsmuster, Charaktereigenschaften, Stereotypen, intellektuelle, moralische Aussagen und Urteile liefern und über die Zeitläufte hinweg transportieren ».

Après le choix de Berlin comme capitale, c'est le même processus qui a lieu, mais d'une manière réfléchie et organisée, et non au hasard des plumes s'intéressant à la ville. On assiste à ce que nous pourrions nommer un vrai « marketing de la ville ». Des auteurs n'hésitent pas à employer ces termes. Klaus Siebenhaar parle ainsi d'une stratégie marketing bien intentionnelle sur ce qui touche la « culture de la ville »<sup>60</sup>. Cette notion de marketing de la ville ou marketing urbain se comprend bien. A la chute du mur, Berlin va entrer totalement dans le monde de l'économie libérale, dans un espace mondialisé où de grandes métropoles sont déjà des centres économiques importants. Dans ce contexte la ville doit s'imposer et être « compétitive » pour attirer des investissements (hommes et capitaux) et conforter sa croissance.

Ce qui nous semble légitimer notre thèse selon laquelle il y a bien eu un marketing urbain suite au choix de Berlin comme capitale, c'est que l'on note la production de théorie sur le marketing de la ville à cette époque. La ville de Berlin organise et finance par exemple la constitution de groupe d'experts et la publication d'ouvrages sur ce sujet, notamment pour définir sur quoi repose l'imaginaire et par-là l'identité représentée d'une ville, pouvant servir à un positionnement marketing. Une des définitions retenue est la suivante : « la représentation d'une ville, qui agit en interne et en externe, qui est délimitée par un cadre et une échelle de valeur, et que l'on ressent en y vivant, c'est cela, l'identité d'une ville. »<sup>61</sup>. Il s'agissait donc pour la ville de créer une axiologie ( « une échelle de valeur » ) qui lui soit particulière et qui lui permettent de se « positionner » par rapport aux autres métropoles. Depuis lors, le fait qu'il y ait eu une construction marketing de l'image de la ville fait consensus, même si les auteurs se disputent sur l'utilité d'une telle démarche. En 1995, dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Stefan Speicher note par exemple: « depuis 1989 Berlin essaye d'avoir une nouvelle image [...] Il y a à Berlin 6 sociétés de marketing qui se démènent actuellement pour ériger une nouvelle image de Berlin »<sup>62</sup>. On peut notamment citer le cas de la « Berlin Tourismus Marketing GmbH », qui depuis 1993 est officiellement chargée de faire la publicité de Berlin au niveau mondial. En analysant toutes les parutions de deux grands journaux allemands sur Berlin et en interviewant des personnes très différentes

---

<sup>60</sup> Klaus SIEBENHAAR et Steffen DAMM, *ibid*, p.48.

<sup>61</sup> Armin Töpfer : *Stadtmarketing – State of Art. Erfolgsstrategie Corporate Identity*, Berlin, Stadt CI, 1993, p.22. Proposition de traduction. Phrase originale : « Das nach innen und aussen wirkende Selbstverständnis, welches durch Einstellung und Werthaltung getragen und mit Leben erfüllt wird, ist die eigentliche Stadtidentität. »

<sup>62</sup> Stephan SPEICHER ; « Werterfüllung », in *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 07/08/1995. En allemand : « Seit 1989 versucht Berlin, ein neues Image zu bekommen [...] In Berlin sind es sechs Marketinggesellschaften, die zur Zeit mühevoll ein neues Berlin-Bild ringen ».

(du politique au galeriste, en passant par le journaliste), Klaus Siebenhaar et Steffen Damm ont même proposé une sorte de SWOT de Berlin, par rapport aux autres capitales<sup>63</sup>.

### **Textes /espace/ temps : la mise en scène**

Il nous semble donc possible de soutenir qu'il y a bien eu marketing de la ville. C'est suite à cela que commence un aménagement « mémoriel » de la ville. *Halbwachs disait que l'espace, le temps et les écritures constituaient les cadres sociaux de la mémoire. Dans le cas de Berlin on assiste à ce phénomène. La ville est au fur et à mesure aménagée, et cet aménagement passe par une mise en scène de l'espace, du temps et des textes, par une réécriture de l'histoire qui fait la part belle à l'oubli.*

Des carnivals promouvants 'la culture berlinoise' rythment l'année (comme le carnaval des cultures au printemps ou les rendez-vous techno de l'hiver). Le métro ne s'arrête plus jamais le week-end. Berlin semble l'exemple d'une ville moderne et en ébullition. Pourtant, une des premières choses qui peut frapper un touriste curieux à Berlin, c'est la présence du passé et création de Denksmals un peu partout dans la ville. Les monuments commémoratifs sont très nombreux, des restes du mur au monument pour les juifs en passant par les plaques de souvenir des lois nazies dans le quartier juif de Schöneberg et les très nombreux nouveaux musés. De plus par un processus de « *selbstmusealisierung* »<sup>64</sup>, ou mise en musée de soi-même, les monuments et lieux qui n'avaient à l'origine pas de valeur commémorative (Fernsehturm, Reichstag...) en acquiert une. De manière générale l'architecture de la ville vise à construire une image et à favoriser une mémoire bien particulière. On assiste souvent à l'alternance de bâtiments très modernes et de vieux bâtiments, comme pour mettre en tension le virement « moderne » de la ville. Les efforts sont par exemple centrés sur la construction de lieux de culture commune, comme le « Humboldtforum », liée à la Humboldt Universität et regroupant le musée national, une grande bibliothèque, un centre artistique, qui s'érige en « *Schaufenster der Wissenschaft* ». La concentration en certains lieux d'une immense quantité d'histoire et l'organisation architecturale de la ville, nous mène à apprécier

---

<sup>63</sup> Klaus SIEBENHAAR et Steffen DAMM, *Berlin Kultur...* op cit.. Annexe n°10 pour les détails.

<sup>64</sup> Selon l'expression de Klaus SIEBENHAAR, *ibid.*



grandement l'expression de Margaret Manale qui parle « d'attractions architecturales »<sup>65</sup>. Cette expression traduit à la fois la beauté de la ville, le côté impressionnant des bâtisses et des travaux en cours, ainsi que l'aspect marketing ou touristique de la ville en plein réaménagement.

Régine Robin, historienne, sociologue et écrivain, a tracé de son côté la topologie d'une ville mémorielle, à travers l'étude des mutations de l'architecture, notamment en s'appuyant sur des séries de cartes postales<sup>66</sup>, sur une démarche historique et sociologique avec en question de fond, celle de la mémoire et de l'oubli. Elle s'est intéressée également au changement des noms de rues dans la ville. Il y a en effet eu des « batailles autour du nom des rues », pour reprendre le titre d'une partie de l'article d'Anne Leo paru en 1992 dans *Communications*<sup>67</sup>. Celle-ci explique qu' « il fa[ilait] effacer [le nom des rues] pour les remplacer par des signes des temps nouveaux, qui, généralement sont des signes des temps anciens. » Ce qu'elle résume par « on jette le passé communiste et, hop ! on saute dans la nostalgie monarchique » : autrement dit on préfère privilégier le passé lointain de Berlin à travers le nom des rues que de laisser des noms de communistes ou socialistes. Un exemple de cette mutation peut être celui de la Hermann-Dunker strasse. Hermann-Dunker était un important syndicaliste social-démocrate passé ensuite au communiste, économiste de surcroît. La rue reprend son nom d'antan de 'Treskower-Allee', du nom du comte de Treskow, issu de la vieille noblesse prussienne et ayant participé à la répression de la révolution spartakiste. En tout plus de 75 rues et places qui avaient été nommées sous le régime communiste sont débaptisées et renommées<sup>68</sup>. Les espaces sont réaménagés, dont les anciens lieux de passage du mur dont Margaret Manale nous dit qu'« ils ont été rebâti pour exorciser cette division et mettre en scène une représentation de soi de l'actuelle Allemagne fédérale [...] ce projet relève à la fois d'une expérience périlleuse et d'une occasion unique pour créer une symbolique de l'unité nationale. »

Plusieurs commissions se sont succédées lors de cet aménagement de Berlin. Les premières étaient très radicales et politiques et voulaient faire disparaître toute trace de

---

<sup>65</sup> Margaret MANALE, «Berlin sans frontières », in *Espaces et Sociétés*, p 189-208, 2004/1/2

<sup>66</sup> Régine ROBIN, *Berlin Chantiers, un essai sur les passés fragiles*, Paris : Stock, 2001, 446p

<sup>67</sup> Anne Léo, « RDA : traces, vestiges, stigmates » in *Communications*, n° 55, pp 43-53, 1992

<sup>68</sup> Marina CHAULIAC, *Le Nom des rues à Berlin-Est : un lieu de mémoire disputé. Étude des changements de noms de rues depuis la réunification allemande*, thèse de DEA, École des hautes études en sciences sociales, 1996.

RDA<sup>69</sup>. D'où le changement de nom des rues, mais également le déboulonnage de statues, comme la statue de Lénine dont Régine Robin nous raconte l'histoire. « En 1990, il devint urgent pour les autorités de l'Allemagne en voie de réunification de se débarrasser de la statue. La statue avait été classée monument historique (par l'est), ce qui occasionna quelques difficultés, mais on fut prompt à annuler cette mesure et le monument put légalement être démonté ». Les commissions qui suivent essaient de prendre plus en compte le caractère esthétique des œuvres, notamment pour éviter des protestations du type de celle qui ont pu être entendue lors de la destruction de cette œuvre du réalisme socialiste. Les mesures de cette nouvelle commission consistent souvent à renommer les socles des statues et plaques des monuments, à changer en somme les textes d'accompagnement des monuments dans la ville. Outre ces écrits-là, on assiste à la création de discours d'escorte de ces changements. Comme le souligne Margaret Manale

« Dans les sociétés industriellement développées, architectes et politiciens ont tendance à « verbaliser » les structures de la ville, c'est-à-dire à élaborer un discours autour des constructions et des plans urbains. [...] En ce qui concerne le projet d'aménagement de Berlin, les autorités ont mis au point un « message » publicitaire : le « métissage berlinois » en matière d'urbanisme fera de la ville un véritable « événement touristique », témoin de sa « conscience historique » comme de la « démocratie au quotidien »<sup>70</sup>. Or cette histoire que l'on cite est une fiction qui ne correspond aucunement à l'histoire du site. »<sup>71</sup>

Nous ne pouvons qu'acquiescer et souligner également la création de plusieurs revues locales pour accompagner le changement urbain. Les discours d'escorte sont également décelables dans chaque prise de parole à l'occasion de l'inauguration des nouveaux bâtiments de Berlin réunifié. Par exemple au sujet du Reichstag et de son dôme de verre flambant neuf : Peter Strieder, sénateur pour le développement urbain, SPD, cité par le journal *Neues Deutschland*, dit le 10 mai 1999 qu'il s'agit d'un « symbole de la société civile ». Le chancelier Gerhard Schröder dit quant à lui lors de l'inauguration du bâtiment le 19 avril 1999 que c'est un « symbole de l'union européenne », en référence à la transparence et à la modernité du globe de verre<sup>72</sup>. Il semble donc bien qu'on assiste là à une mise en scène de l'histoire et par là à la création

---

<sup>69</sup> Laurent CARROUE, « Berlin réunifié : une nouvelle métropole à vocation internationale en Europe centrale », in *Annales de Géographie*, t 102, n°570, p 113-130, 1993

<sup>70</sup> Schlüter, « Gläserner Kuppel, dunkler Granit », *Sky-Line*, n° 17, 1999, cité par Margaret Manale

<sup>71</sup> Margaret MANALE ; « Berlin sans frontières », op cit

<sup>72</sup> Cité dans *Le Monde*, 21 avril 1999

d'une image et d'une mémoire collective. Certains auteurs y voient même une vraie violence morale et politique et l'imposition d'une histoire entièrement reconstruite. C'est le cas de Régine Robin notamment :

« Ainsi, des noms de rues débaptisés aux statues déboulonnées, de la délégitimation des écrivains et des intellectuels aux humiliations infligées aux employés, de la mise au chômage des ouvriers à l'épuration universitaire, de la réécriture de la narration des musées d'histoire à la remise en question de l'identité biographique des Allemands de l'est, ce qui est à l'œuvre dans tous les phénomènes, c'est l'imposition d'une mémoire collective réductrice, instrumentalisée, sans nuance, sans ombre qui ne laisse aucune place à la mémoire interstitielle. »<sup>73</sup>

## **B) Construire et véhiculer un nouvel imaginaire berlinois : l'exemple du « reportage » *24h berlin-ein Tag im Leben***

Nous avons donc vu comment il semblait qu'une mémoire collective ait pu être créée – ou plutôt soit en cours de construction - à Berlin. Mais outre cette organisation de l'espace et du temps, ces réécritures de noms de rues et ces discours d'escortes officiels, les médias ont eux aussi participé à la création de ce que l'on pourrait nommer un « storytelling » de la ville. Dans le cas de la série *24h Berlin* le cas nous est apparu clairement. En lui-même, ce documentaire semble être un « texte d'accompagnement » fondateur de la mémoire collective de Berlin, et un texte qui de surcroît met en scène l'espace et le temps berlinois. Nous voulons donc montrer deux choses à travers l'étude de ce documentaire : premièrement, qu'il participe à la création d'une mémoire collective berlinoise, parfois en faussant les données historiques ; deuxièmement, qu'il véhicule le nouvel imaginaire de Berlin, imaginaire qui a permis à la ville d'asseoir son rôle de capitale.

---

<sup>73</sup> Régine ROBIN, « Berlin ou l'oubli », Centre Alberto Benveniste, 12p., 10 avril 2010

Il s'agit d'un « documentaire » réalisé en 2008, qui veut montrer la vie berlinoise pendant 24 heures. Il a été diffusé en une seule session de 24h sans interruption du 5 septembre 2009, 6h du matin, au 6 septembre 2009 6h du matin sur les chaînes rbb-fernsehen, arte, YLE Tema ( Finlande) et VPRO ( Hollande). En soit il s'agit donc d'une entreprise assez peu commune. Quatre-vingt équipes professionnelles de tournage ont sillonné la ville à l'automne 2008, dispositif auquel s'est ajouté un site internet où les particuliers pouvaient poster leurs propres vidéos, parmi lesquelles certains extraits ont été retenus pour faire partie du documentaire final. En tout plus de 800 heures de rush ont été réalisées, puis une sélection drastique a été faite avant de passer au montage et à la réalisation effective de ce documentaire qui a demandé en tout plus de 400 personnes pour le seul travail de vidéo. Le résultat final est à présent disponible en DVD et rediffusé par morceau sur des chaînes comme Arte. Il a été rediffusé en 2010 sous le format originel ( 24 heures d'affilé) par la chaine 3sat, et est rediffusé sur plusieurs chaînes allemandes, en séquence de 110 minutes sous le titre « 24h Berlin- der Film ».

## 1) Montrer la ville « telle qu'elle est »...

Le but est clairement affiché : « mit dem Ziel einen ganz normalen Tag im Leben einer Stadt zu erzählen » : il s'agit de raconter une journée 'tout à fait normale' dans la vie d'une ville. Autre phrase emblématique qui reflète la visée du programme télévisé : « Das Fernsehprogramm als Spiegel unseres Lebens, als breit angelegtes Zeugnis unserer Gegenwart »<sup>74</sup> autrement dit « le programme télévisé comme miroir de notre vie, comme vaste témoignage de notre présent ».

Le titre et le sous-titre de ce documentaire sont aussi intéressants à ce sujet :

« 24h Berlin – Ein Tag im Leben. Menschen, Geschichten, Wirklichkeit. 24 Stunden – so wie sie sind »

ce qui signifie :

« 24 h Berlin – un jour dans la vie. Les gens, les histoires, la vérité. 24 heures – telles qu'elles sont »

---

<sup>74</sup> Description sur le site officiel du film : <http://www.zeroone.de/zero/index.php?id=464>

La volonté de représenter la ville « telle qu'elle est » se retrouve aussi dans la bande-annonce allemande du film, et dans la description du documentaire :

Wir « begleiteten Menschen in ihrem Alltag, quer durch alle Schichten, Milieus und Ethnien, volle 24 Stunden lang. Das gigantische Fernsehprojekt gewährt somit Einblicke in verschiedenartige Lebenswelten, schaut an die Ränder der Stadt ebenso wie in ihre glamouröse Mitte : vom Regierenden Bürgermeister Klaus Wowereit bis zum Obdachlosen, von der Hartz-IV-Familie bis zum Dirigenten Daniel Barenboim, von der Schülerin bis zur Regentin. 24h Berlin zeichnet in Echtzeit ein Porträt von Berlin als einer zerrissenen, aber energiegeladenen Stadt, ein Kaleidoskop der unterschiedlichsten Lebensläufe, Geschichten und Begebenheiten »

Ce qu'on traduira par

Nous « avons accompagné pendant 24h d'affilée des gens dans leur vie de tous les jours, de toutes classes, milieux et ethnies. Le projet gigantesque rend ainsi possible un aperçu des différentes cultures et sphères de vie, tourne le regard vers les périphéries de la ville aussi bien que vers son centre si glamour : du maire au pouvoir, Klaus Wowereit, jusqu'au sans domicile, de la famille Hartz-IV jusqu'au dirigeant Daniel Barenboim, de la fillette, élève à l'école primaire, à la femme au pouvoir. 24h Berlin esquisse en temps réel un portrait de Berlin comme ville déchirée mais pleine d'énergie, un kaléidoscope des différents chemins de vie, des différentes histoires, et des différents événements ».

C'est ce choix de vouloir montrer « une journée tout à fait normale » qui a particulièrement attiré notre attention. Cette journée tout à fait normale, avec des berlinois exemplaires tels qu'ils sont, a pourtant demandé bien des efforts et bien des sélections ! Si bien qu'on peut se demander si l'image est vraiment « représentative ». En tout cas, quoi qu'il en soit, il semble clair que le documentaire veuille figer une image bien déterminée de Berlin dans les esprits, une image qu'on pourrait presque associer à du « story-telling urbain » : ou comment raconter le caractère incroyable d'une ville en la présentant d'une manière voulue ou prétendue objective et exhaustive. Plusieurs choses doivent, dès cette annonce, attirer notre attention dans le cas de ce programme télévisé :

- la volonté de « véridicité »
- la mixité revendiquée des situations et des portraits présentés
- le jeu d'opposition qui doit faire ressortir cette variété et cette véridicité de la vie berlinoise (« de Klaus Wewereit jusqu'au sans domicile fixe... »)

## 2) ...donc essayer de représenter la diversité de la ville...

La construction du documentaire est significative. Réaliser 24h de documentaire d'affilé, n'est pas un pari facile. Il faut arriver à ne pas « ennuyer » le téléspectateur, tout en restant fidèle au programme affiché : ne montrer la ville, que la ville, 'telle qu'elle est' avec ses rythmes, ses lieux, ses habitants, aussi variés et différents soient-ils.

Le documentaire est découpé en session de 20 à 30 minutes. Toutes ont la même structure. D'abord une sorte de bande annonce bariolée avec des images de Berlin à la façon 'pop art', puis l'annonce de la température et d'éléments politiques majeurs, des statistiques, et enfin le résumé de quelques situations d'individus rencontrés plus tôt dans le documentaire, résumé qui s'effectue sous un mot. Par exemple pour rappeler le destin d'un jeune étudiant juif qui se rend dans son école juive, le mot « Glaube » sera employé. Suite à ce rappel de quelques individus on plonge dans une situation plus "concrète" : l'heure exacte et le lieu sont indiqués, avec une petite carte de Berlin qui permet de voir où se situe le quartier dont il est question. On plonge alors dans la vie d'un ou de plusieurs individus. Les séquences de vie s'enchaînent sans qu'une régularité soit particulièrement prédominante. Les personnages eux-mêmes sont très hétérogènes, ainsi que les informations délivrées. Certaines caméras suivent tout du long de la journée une personne ou une famille bien déterminées, mais d'autres caméras sillonnent simplement la ville et posent des questions aux passants, du type « qu'avez-vous mangé au petit déjeuner ? Comment avez-vous commencé votre journée ? Qu'avez-vous prévu pour aujourd'hui/ce soir ? Quels seraient les conseils que vous donneriez au monde/ à la ville de Berlin / au nouveau arrivant? », d'autres extraits enfin proviennent des vidéos des particuliers.

Il y a donc une grande diversité des prises de vues et des informations délivrées. Mais les profils des gens suivis sont également diversifiés, ainsi que les lieux. En ce qui concerne les personnes, le choix est vraiment hétérogène, en sexe bien sûr mais aussi en âge : la caméra va par exemple suivre Mascha, une petite fille de 5 ans, et Anneliese, retraitée de 86 ans. En ce qui concerne la « diversité des profils » on trouve effectivement de tout. On suivra alternativement un pêcheur, un conseiller de

Merkel, un médecin, un junkie, une jeune femme qui travaille sur une chaîne de construction de moto, une sans-emploi, un investisseur immobilier, une adolescente, une drag queen, un père de famille qui se lève à 6h du matin et une clubbeuse qui vit la nuit<sup>75</sup>... Pareillement dans le cas d'une famille, on suit normalement le même personnage au cours du documentaire, mais... Pas tout le temps ! Il arrive qu'on saute de du père à la mère, par exemple. Même le cadre pop art qui revient toutes les 20 ou 30 minutes pour séparer les séquence du documentaire varie d'un passage à l'autre : de petits détails (concernant les couleurs, ou la figure prédominante par exemple) sont toujours perceptibles.

Autre grand trait du documentaire : son côté un peu voyeuriste où l'on parle avec l'homme dont ce sera peut-être les derniers moments ( avant son opération du cœur), où l'on voit la femme seule, qui ne connaît pas le nom du père de ses enfants, accoucher pour la 4<sup>ème</sup> fois à l'hôpital, où l'on se cache avec un junkie dans les fourrés de Görlitzer Park pour consommer de l'héroïne, où l'on voit la détresse d'une mère de famille au chômage, où l'on assiste au ridicule d'un vieux couple faisant ses « exercices sportifs » le matin, où l'on voit impuissamment une jeune femme qui a fait la fête se faire très lourdement charmer par vieil homme... comme si, en fait, il n'y avait ni honneur, ni secret, ni morale à Berlin, comme si tout y était possible.

De tout cela résulte une impression de sur le vif et d'une certaine fraîcheur. Même si 24h de documentaire peuvent paraître longues, ce qui se dégage c'est l'effervescence et la variété de la ville, sur laquelle la nuit ne tombe également jamais et qui est toujours en mouvement.

### 3) ... et de ce fait construire une autre réalité de la ville

Pour autant, à y regarder attentivement, on voit bien que cette « réalité prise sur le vif » relève bien plutôt d'une "construction de la réalité berlinoise". Pour commencer, chaque personnage est résumé à un trait de caractère, à son métier ou à sa religion par exemple, ou par son rôle dans la famille. Ensuite on remarque que des effets d'opposition sont toujours à noter : on passe de la famille bien aisée qui prend son petit déjeuner dans une jolie villa blanche, où la mère de famille s'occupe de faire

---

<sup>75</sup> Annexe n°7 : liste des personnages de 24h Berlin

une salade de fruit bien vitaminée et vérifie le sac de son aîné qui part au lycée, à la famille gérée par une femme seule issue de l'immigration qui prend aussi son petit déjeuner, où les enfants s'occupent d'eux-mêmes et jouent à la console dans la pièce qu'ils partagent pour chambre... autre effet d'opposition : le passage d'un conseiller d'Angela Merkel à un sans abri qui sort du centre de nuit et part en quête d'héroïne...

Autre marque de construction du documentaire : le goût marqué pour les instants de vie « pris sur le vif » qui pourtant ne peuvent théoriquement pas être pris sur le vif. Exemple qui revient plusieurs fois dans le documentaire : celui de la femme endormie. La caméra est en gros plan sur son visage. Le réveil – souvent le portable-sonne. Gros plan sur le portable, puis de nouveau cadrage sur le visage avec la femme qui s'étire, se frotte les yeux, se retourne dans son lit, finit par saisir le réveil pour l'éteindre et, après un temps plus ou moins long, se lève. Le tout, apparemment, sans remarquer la caméra. Celle-ci a cependant dû entrer dans l'appartement et dans la chambre. Et à moins que l'équipe de caméramans et de prise de son ait dormi sur place, et ait réussi à rentrer dans la chambre sans réveiller la personne, une telle situation est à peu près improbable.

Autre trait marquant de ce documentaire, la tendance à mettre le plus possible d'extraits de berlinois parlant de Berlin ; cela concerne aussi bien les personnes filmées tout au long de la journée, que les passants interrogés dans la rue ou encore, la sélection des vidéos privées insérées dans le documentaires. Le "berlinois typique" qui, comme on l'aura compris au cours du documentaire, n'a pas de définition stricte puisque Berlin est la ville de tous les possibles, glose sur sa ville, et de ce fait la définit.

Par ailleurs le documentaire représente certes une très grande diversité de profils et de situation, mais il repose cependant sur une "fausse" représentativité de la ville. En effet, en voulant métisser les âges et les situations sociales, en jouant sur les extrêmes, le documentaire fait fit de la réalité démographique, statistique, de la ville<sup>76</sup>.

Enfin, dernière remarque sur ce sujet, certains espaces urbains vont être pour ainsi dire être érigés en personnages à travers un processus de personnification. C'est le cas par exemple du parc Görlitzer présenté comme le lieu de rencontre des junkies berlinois. L'attention est bien portée sur le parc lui-même, et non sur les personnes qui y sont. La caméra y retourne plusieurs fois dans la journée pour dire ce qu'il s'y passe

---

<sup>76</sup> voir en annexe : annexe 7 : statistique sur les personnages de 24h Berlin. Annexe n°8 : extraits des statistiques de la ville de Berlin.



mais sans s'attarder sur un des passants, par exemple. D'un point de vue lexical, on relève des formules du type « le parc se réveille » ou « c'est l'heure du déjeuner pour le Görlitzer ». Cela se remarque aussi sur le site de zeroonefilm consacré à 24h Berlin : il y a des exemples de « protagonistes », parmi lesquels on retrouve par exemple « l'hôpital la charité », ou encore « le Pergamonmuseum », entre deux présentations de personnes incarnées<sup>77</sup>.

Il nous semble donc possible de soutenir, suite à ce que nous avons vu, que le documentaire *24h Berlin* ne propose une vision de la « réalité berlinoise » qui relève bel et bien d'une construction. *On retrouve à travers le documentaire la construction d'un temps, d'un espace et une liturgie berlinoise*, qui sont les traits marquants de ce qui constitue la mémoire collective selon Halbwachs. Berlin est en effet défini à travers le discours de ses habitants que le documentaire prétend rendre tels quels, mais aussi à travers les prises de vue panoramiques, le rappel de monuments emblématiques des quartiers explorés, et le rythme même du documentaire : en faisant s'alterner pleins de bouts de vie, sans interruption 24h durant, la ville apparaît telle une ruche toujours en mouvement 24h sur 24. L'exemple de 24h Berlin nous permet de voir comment un média peut participer à la création et à la propagation de nouveaux imaginaires de la ville

## C) L'imaginaire berlinois aujourd'hui

### 1) Un grand trait de l'imaginaire berlinois aujourd'hui : la ville kaléidoscope

Klaus Siebenhaar et Steffen Damm, notaient déjà en 1995, lorsqu'ils faisaient le SWOT de la ville, que l'une des forces de la ville était son offre culturelle et qu'il y avait une opportunité à saisir dans cette diversité<sup>78</sup>. En 2002 Boris Grésillon affirmait que c'était par la diversité et la richesse de son offre culturelle que la ville pourrait parvenir à se rehausser au niveau des autres métropoles dont elle n'avait pas encore le niveau, et se demandait : « Berlin, en cultivant la différence sociale et culturelle ne

---

<sup>77</sup> Annexe n°9 : exemple de lieux personnifiés dans 24h Berlin.

<sup>78</sup> Klaus SIEBENHAAR, Steffen DAMM, *Berlin Kultur...* op cit.

forge-t-elle pas du même coup, sa différence de métropole ? »<sup>79</sup>. Après l'étude de *24h Berlin* où la diversité des cadres, des couleurs, des personnes, des lieux, des situations est à l'œuvre, nous pouvons penser qu'aujourd'hui le Berlin est bien cette métropole de la diversité, annoncée par certains. Les imaginaires berlinois actuels sont nombreux : ville d'immigration et de liberté, c'est une cité multiculturelle, anti-raciste et créative, une ville pauvre mais bourdonnante de vie et de modernité, où les subcultures sont intégrées et peuvent s'exprimer sans contrainte.

Tous ces imaginaires peuvent pourtant tous se résumer sous le terme de 'kaléidoscope' : comme dans le cas de *24h Berlin*, la ville axe sa nouvelle identité autour de sa diversité, de son effervescence, de son refus – apparent - de se laisser résumer. Julie Landour, à la suite de son analyse de brochures publicitaires de la ville de Berlin arrive à la même conclusion que nous et parle d'un Berlin « multi-culti », et note que « la diversité » est le « pilier de l'image berlinoise » : la ville veut se présenter comme « jeune, fouguese, en mouvement »<sup>80</sup>. Ces nouvelles images sont véhiculées à travers le documentaire mais aussi à travers tout une panoplie d'autres supports médiatiques (brochure de cours universitaire sur « Berlin et l'immigration », « Berlin et la création » à la Freie Universität ; discours politiques analysés par Margaret Manale ; publicité de la ville sur les écrans des rames de U-Bahn qui vante une « Stadt der Toleranz », ou encore la campagne de pub « sei berlin »...). Les supports de communication sont nombreux mais nous semble aller tous dans ce même sens.

### **3) pour créer l'imaginaire de la ville kaléidoscope : se réapproprier les subcultures et en faire un argument marketing**

Nous avons vu comment l'image de Berlin avait évolué dans le temps (partie 1) et comment l'image actuellement en circulation de Berlin avait été construite par une volonté politique et avec l'entremise possible ou du moins le relais des médias grande audience (partie 2). Ce que nous voulons à présent souligner c'est une tendance générale de ces changements : ceux-ci, à notre avis, ne visent pas tant à faire disparaître toutes les traces de la RDA et de l'histoire tourmentée de Berlin qu'à se

---

<sup>79</sup> Boris GRESILLON, *Berlin, Métropole culturelle*. Paris, Belin, 2002, p. 157.

<sup>80</sup> Julie LANDOUR, *La communication touristique de la ville de Berlin à destination des touristes Français : recherche des influences potentielles de la discipline sur l'image d'une ville*, mémoire de maîtrise, Celsa CEI, 2004, p.54-55

réapproprié l'esprit contestataire. Autrement dit certains aspects de l'ex-RDA sont bels et biens conservés, mais font l'objet d'un nouveau traitement. Il fallait en effet trouver un compromis, 'manager', entre le côté pauvre, alternatif, et explosif de la ville et le besoin de stabilité que réclamer le statut de capital et les investisseurs. On assiste donc à deux mouvements : d'une part le côté alternatif est récupéré pour forger un côté attrayant de la ville, et d'autre part la ville se gentrifie.

Berlin a récupéré la vie alternative comme un de ses « atouts » sur le vaste marché des capitales européennes. Mais la ville subit de telles transformations que ce côté « alternatif » n'existe presque plus que dans les représentations qu'on s'en fait. Certes il reste des lieux « alternatifs » comme le RAW de Revaler Strasse, ou le fameux Berghain tenu par son mythique et redouté videur. Mais il faut voir qu'au RAW la salle de danse la moins chère est à 10 euros, et que les bars alentours ne sont pas spécialement bon marché pour Berlin. Le Berghain est en ce sens encore plus emblématique. 12 euros l'entrée, vente de bière, mais surtout vente de « tee-shirt souvenirs », de verres, de porte-clés, à des prix très élevés qui puissent prouver qu'on a réussi à passer l'écramage de ce lieu emblématique de la culture « alternative » et « techno » de la ville, ce lieu de non droit, qui est pourtant parfaitement autorisé par la ville elle-même...

Autre grand pan de l'imaginaire berlinois, celui de la cité multiculturelle. Un cours de la FU s'appelle « littérature de l'immigration », et l'on assiste tous les ans à plusieurs événements qui montrent cet aspect de la ville. L'exemple le plus frappant est peut-être ce carnaval créé de toute pièce (il n'en existait pas auparavant<sup>81</sup>) qui s'intitule « carnaval des cultures » où toutes les « ethnies » vivant à Berlin font des performances dans le quartier de Neukölln. Un immense espace, l'équivalent peut-être du 5<sup>ème</sup> arrondissement parisien tout entier en terme de surface, est réservé pour des spectacles de rues, pour des stands de plats et boissons exotiques, de produits et de vêtements venus d'ailleurs et ... vendus à des prix assez élevés, au regard du marché berlinois.

Nous disions tantôt que Berlin se définissait par sa « diversité ». Cette diversité culturelle à Berlin a au moins deux aspects : il y a des subcultures « alternatives » ( dans le sens de « politiques » : punk, squat, vegan, street-art...) et des subcultures

---

<sup>81</sup> Franziska BECKER, ( Institut für Europäische Ethnologie/Kulturwissenschaft,) « le carnaval à Berlin, performance publique et politique », In *The Spectacle of Cities*, Vol 37, n°1 , 2004

“ethniques” ( qui représentent la culture des groupes à forte immigration à Berlin : turque, française, chinois, Amérique du Sud...). Il nous semble donc possibles de dire que, dans la logique de se forger une image de ville-kaléidoscope, Berlin s’est réapproprié les subcultures. En 1995 Klaus Siebenhaar et Steffen Damm notaient déjà que Berlin devenait l’eldorado des jeunes, des subcultures, des cultures techno, alternatives... Ils notaient le développement d’une « culture du risque et de la différence » qui fonde la caractéristique culturelle de Berlin. « Le potentiel de tension et de frottement a assez redonné de l’éclat à la ville, c’est maintenant son capital culturel »<sup>82</sup> expliquaient-ils.

Cependant il faut bien comprendre le degré de cette réappropriation. Il ne s’agit pas seulement de se réapproprié ces imaginaires dans les textes (par exemple en ventant le nombre de squats dans les brochures publicitaires), mais aussi “d’encadrer” ces phénomènes. On assiste donc à la mise en scène de ces potentialités qui ne sont plus du tout issues d’une initiative du peuple ni une création constante. A l’inverse les pouvoirs publics encadrent le phénomène, et les entreprises s’en servent également. Nous avons cité l’exemple du carnaval des cultures, nous pouvons à présent citer l’exemple du street-art : la ville autorise et dédie des murs à des artistes internationalement connus comme BLU, ou Alias, ce qui permet de rehausser encore l’attrait de la ville. Le Street-Art n’est plus vraiment une pratique dangereuse et alternative à Berlin. D’ailleurs Camel, les cigarettes, l’a bien compris. Quand on achète un paquet à Berlin, on trouve à l’intérieur, entre l’étui et les cigarettes, un petit flyer qui demande au lecteur quelle est la nature de l’art et si « de vieux musées » peuvent bien le savoir... Camel explique ensuite soutenir le street art et les innovations jeunes, et que c’est pour ça que le chameau sur l’étui est si original et si beau. La contre-culture devient clairement un argument marketing. On comprend alors ce que veut dire Margaret Manale, qui soutient que le fond contestataire de la ville est mort, au profit des investisseurs.

« Ainsi, du côté politique, on insiste lourdement sur la renommée de ville d’avant-garde que Berlin avait acquise au début du XX<sup>e</sup> siècle, et sur sa réputation de ville contestataire et alternative pendant les années du Mur, d’autant que journalistes, publicitaires et personnalités de la scène artistique et même politique ont tout intérêt à se présenter comme les animateurs d’une

---

<sup>82</sup> Klaus SIEBENHAAR et Steffen DAMM, op cit, p.152

nouvelle Mecque culturelle. Des journalistes français s'empresstent de cultiver ce « mythe Berlin » : « Le plus frappant dans cette ville [...], c'est que l'art y bourgeoine à nouveau », dit l'un d'eux qui ne voit pas l'abîme entre le Berlin d'aujourd'hui et le Berlin d'antan. Par le passé, Berlin attirait le regard du monde pour son non-conformisme ; la création artistique y était avant tout la conséquence de profonds conflits sociaux-politiques, d'expérimentations considérées comme scandaleuses et d'une remise en question des politiques officielles. Aujourd'hui, c'est le monde des affaires qui la consacre « capitale culturelle européenne du XXI<sup>e</sup> siècle ». En mettant des terrains de choix à la disposition des firmes transnationales, la chute du Mur a offert avant tout une occasion inégalable d'aménager la métropole au bénéfice des promoteurs. »<sup>83</sup>

En 1995, Steffen Damm et Klaus Siebenhaar avaient déjà évoqué cette possibilité<sup>84</sup>. A notre sens on n'assiste donc au final pas tant à la volonté « d'extirper tout vestige de l'ex-RDA » comme le soutient Laurent Carroué<sup>85</sup>, mais plutôt à l'instrumentalisation de l'image qui y était liée, jusqu'à la vider de sa substance. Nous disions en introduction de cette partie sur le marketing urbain, que, vue la définition retenue par la ville sur l'imaginaire elle allait devoir se créer une axiologie propre, qui lui permette de se distinguer des autres villes. Il nous semble possible de dire que cette axiologie repose sur une sorte de *renversement des valeurs*. La vie « alternative » est portée aux nuées, ainsi que les subcultures, dont les définitions sont pourtant tellement variées et fluctuantes qu'elles peuvent tout englober, selon la définition qu'on retient<sup>86</sup>...

---

<sup>83</sup> Margaret MANALE op cit

<sup>84</sup> Klaus SIEBENHAAR et Steffen DAMM, op cit, p 150-151, proposition de traduction : « Le mythe est depuis longtemps fané au sujet de cette force toujours renouvelée et pionnière, de ces efforts divergents, d'une culture qui ne soit pas encore établie. L'artistique hésite à présent entre le dilettantisme et l'engourdissement, du fait d'une mentalité avide de subventions, le coté provocateur de l'ancienne scène libre s'est transformé en une normalité de niveau modeste. La scène Off, grisonnante et poussiéreuse, connaîtra un renouveau artistique dans les prochaines années et attirera de nouveau un public jeune – ou bien elle sombrera définitivement dans l'anonymat sans le moindre intérêt. Alors qu'autre fois elle était née avec la revendication de réagir de façon provocante face à tout ce qui relevait de la convention et des traditions dans le domaine de la culture, la « Scène » souffre depuis un temps de son envie de durée et de persistance. Un renouveau, une transformation radicale ou une auto-résolution n'aura surement plus lieu. », texte en allemand : « Der Mythos von der erneuernden, zukunftsweisenden Kraft dieser anderen, nicht etablierten kulturellen Bemühungen ist längst verblasst. Künstlerisch zwischen Dilettantismus und Erstarrung schwankend, von der Mentalität her subventionssüchtig, hat sich das Provokant-besondere der alten Freien Szene in eine Normalität auf bescheidenem Niveau verflüchtigt. Die in Ehren ergraute und verstaubte Off-Szene wird sich in den nächsten Jahren künstlerisch erneuern und wieder ein jüngerer Publikum anlocken – oder endgültig in der Bedeutungslosigkeit versinken. Einst angetreten mit dem Anspruch, provokant auf alles Konventionelle und Traditionsgesättigte im Kulturbereich zu reagieren, krankt die « Szene » längst an ihrem Bedürfnis nach Dauer und Überdauerung. Eine Erneuerung, radikale Umgestaltung oder Selbstaflösung findet nicht mehr statt. »

<sup>85</sup> Laurent CARROUE, « Berlin réunifié : une nouvelle métropole à vocation internationale en Europe centrale », in *Annales de Géographie*, t 102, n°570, p 113-130, 1993

<sup>86</sup> Voir en annexe n° 11 notre synthèse sur les différentes définitions de subculture

#### 4) Le Mauer in den Köpfen : d'une faiblesse, faire un atout.

Il en va de même pour la fracture Est/ Ouest. Dans la bande-annonce allemande de *24h Berlin* une phrase attire notre attention « la vie des berlinois, les berlinois de l'Est et les berlinois de l'Ouest ». L'espace de la fracture est mis en scène avec ces très nombreux commémoratifs du mur. Cependant ces accentuations sur l'Est et l'Ouest semblent eux aussi découler d'une réappropriation de la ville et d'un retournement axiologique qui fait de l'entretien de la fracture un art de vivre. Arnt Coobers note :

« Die Frage « Ost oder West » spielt immer seltener eine Rolle. Berlin, die für vier lange Jahrzehnte geteilte Stadt, in der sich die Realität des Kalten Krieges so zugespitzt zeigte wie nirgends sonst, hat doch erstaunlich schnell wieder zur Normalität zurückgefunden. **Es ist eine Normalität des Aussergewöhnlichen**, die Berlin zumindest kulturell weiterhin und unbestritten zu einer der aufregendsten Städte Europas und der Welt macht <sup>87</sup> ».

Ce qu'on traduit par :

« La question de Berlin de l'Ouest ou de l'Est joue un rôle de plus en plus sporadiquement. Berlin, ville qui fut divisée quatre longues décennies et dans laquelle la réalité de la guerre froide se montrait de façon plus grave que nulle par ailleurs, est pourtant très vite retombée dans la banalité. **Mais c'est une banalité de l'incroyable**, qui fait de Berlin, au moins sur le plan culturel, une des villes incontestablement les plus palpitantes d'Europe et du monde. »

On voit bien ici l'interaction entre la disparition de la confrontation Est/Ouest et l'apparition d'une identité marquée par Culture/Subcultures. Les Subcultures étant si nombreuses, mises en avant et encouragées qu'elles en deviennent la marque culturelle de la ville.

---

<sup>87</sup> Arnt COBBERS, op cit, p. 198. Nous soulignons.

## Conclusion :

En conclusion de ce mémoire il nous faut souligner deux choses : sur Berlin d'une part, sur le mémoire lui-même, d'autre part.

Du point de vue du contenu du mémoire, en ce qui concerne Berlin même, il semble que nos hypothèses de départ se retrouvent à l'issue de notre étude. Le choix de Berlin comme capitale est effectivement un choix éminemment politique et risqué, aux vues de l'histoire des représentations de Berlin que nous avons esquissée, et du débat Bonn/Berlin. On constate qu'il semble qu'il y ait dans le cas de Berlin capitale la construction d'une mémoire collective qui permette l'unification de la ville, et le développement des ambitions politiques qui ont présidé à son choix en tant que capitale. Toute la force de cette unification, passant par plusieurs médias très variés (nom des rues, mise en scène de l'espace publique, autorisation de lieux de sortie, fêtes publiques de type carnaval, documentaire télévisé...), réside dans la réappropriation du caractère alternatif et explosif de la ville dans le cadre d'une stratégie marketing, qui vise à placer Berlin sur les podiums politiques, touristiques et culturels. D'une manière générale, on peut dire que le pari de prendre Berlin comme capitale a été un pari réussi : même si la ville est encore relativement « pauvre », elle bénéficie d'une image positive au sein de la population.

Autre remarque, sur la construction du mémoire même, mais qui ne va pas sans remettre en perspective les développements précédents sur Berlin : ce qui est apparu comme question sous-jacente au sein de notre étude, c'est en fait la notion de mémoire collective. Notre objet, que nous pensions être « la construction communicationnelle de Berlin en tant que capitale via le développement d'un imaginaire » est en fait plutôt « l'évolution dans le temps ( partie 1) et la constitution volontaire ( partie 2) de la mémoire collective, via la circulation des imaginaires, appliquée au cas de Berlin ». A y réfléchir notre travail repose donc sur plusieurs présupposés majeurs :

- les médias sont aujourd'hui ce qui permet de façonner la mémoire collective d'un groupe et par là la mémoire individuelle de chacun.
- Nous considérons les faits matériels comme des fait sociaux, du fait de leur composante socio-symbolique ET nous pensons que la « réalité » découle ainsi d'une construction sociale particulière et pour ainsi dire optionnelle, contingente ou variable

(“elle aurait pu être autre”), de ce fait notre approche se rapproche d’un certain « constructivisme ». Berlin n’est pas, en soi une capitale kaléidoscope, c’est la mise en scène de la ville et les discours à son sujet qui nous la font voir sous cet angle. Du coup un constructivisme « médiatique » ?

- comme nous le soulignons en introduction, notre sens des médias est large, puisqu’il nous semble que l’architecture d’un bâtiment, le déboulonnage d’une statue, l’organisation urbaine, une boîte de nuit ou un carnaval, peuvent être autant de vecteurs de l’imaginaire d’une ville. En ce sens, on se rapproche peut-être de la médiologie.

- du fait de cette attaque, on comprend que notre « brassage » soit très vaste, peut-être beaucoup trop, pour un mémoire de M1, limité dans le temps et dans la taille.

Ces dernières réflexions peuvent sembler un aveu de faiblesse, et elles le sont sûrement. Mais en même temps elles sont autant de clés pour une potentielle recherche future ou orientation professionnelle.

Au cours de mon travail, j’ai découvert par exemple une partie de la sémiologie qui s’intéresse à l’architecture. Je pense que cela peut être intéressant à étudier, car l’architecture d’une ville institue le quotidien de ses habitants, et est porteur de messages. C’est d’ailleurs l’un des canaux de la « mémoire collective » que nous avons étudiée ici. L’architecture est un art politique, et c’est aussi un objet de communication. Si les publicitaires s’intéressent à l’endroit stratégique où placer un trois par quatre, le communicant en charge de la communication d’une ville devrait peut-être travailler en étroite collaboration avec les urbanistes et architectes.

J’aurais également aimé pouvoir m’attarder plus sur la création d’un lien social ou d’une sociabilité berlinoise découlant de cette unification que nous avons voulu souligner. S’il est vrai qu’une nouvelle mémoire est construite, et qu’on assiste à un retournement des valeurs qui érige les subcultures en norme, alors une nouvelle sociabilité, un type particulier de relations sociales doit en découler, et cela échappe peut-être au politique de la ville. Cela se remarque déjà dans la culture jeune de la ville, dans le nombre de cheveux roses que l’on rencontre dans le métro, ou dans des rituels du type de Mauerpark le dimanche matin. Certains auteurs esquissent également cette ambiance berlinoise si particulière<sup>88</sup>. Mais pour être rigoureux, il aurait certainement fallu réaliser une analyse qualitative du côté de la

---

<sup>88</sup> Voir annexe n°12 : Kristel Le Pollotec, *le goût de Berlin*.



réception, en allant interroger des berlinois eux-mêmes sur leur pratique de la ville, ou mener une enquête ethnologique avec carnet de bord et longue pratique de la ville.

D'un point de vue théorique, j'aurais aimé m'intéresser plus aussi aux théories de Ricœur, mais elles ne rentraient pas totalement dans mon sujet. J'espère pouvoir l'étudier bientôt aussi dans le cadre d'une future étude.

Enfin la question des héritages, créations et modifications des cultures, de la circulation de signes culturels dans la société, m'intéresse au plus au point : comment sont créées, véhiculées, transformées et appropriées les cultures ( à l'échelle de petits groupes ou de « civilisation entière ») ? cela a-t'il moins – ou à l'inverse encore plus - de sens aujourd'hui, lorsque l'heure est à la mondialisation et au « brassage culturel » ?

## Bibliographie et liste des sources.

### Articles scientifiques

1. BECKER Franziska (Institut für Europäische Ethnologie/Kulturwissenschaft) « le carnaval à Berlin, performance publique et politique », In *The Spectacle of Cities*, Vol 37, n°1 , 2004
2. CARROUE Laurent : « Berlin réunifié : une nouvelle métropole à vocation internationale en Europe centrale » In: *Annales de Géographie*. 1993, t. 102, n°570. pp. 113-130
3. DELAGE Christian , « Berlin, guerre des images d'une mémoire partagée 1945-1989 » in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. N°34. Avril juin 1992, p. 85-105
4. DECHAUX Jean Hugues ; « Halbwachs Maurice, la mémoire collective », In *Revue de sociologie*, 1998, 39-3, p 624 et 625
5. LEO Anne , « RDA : traces, vestiges, stigmates » in *Communications*, n° 55, 1992, pp 43-53 - MANALE Margaret , « Berlin sans frontières ? », in *Espaces et Sociétés*, 2004/1/2 pages 189-208
6. MARCEL Jean Christophe et MUCHIELLI Laurent « un fondement du lien sociale : la mémoire collective selon Maurice Halbwachs », in *Technologies. Idéologies. Pratiques. Revue d'anthropologie des connaissances*, 1999, vol 13, n°2, p 63-88
7. ROBIN Régine, « Berlin ou l'oubli », Centre Alberto Benveniste, 12p, avril 2010
8. SABOURIN Paul , *Perspective sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs*, université de Montreal, 1997, 40p

### Travaux de recherche

1. CHAULIAC Marina, *Le Nom des rues à Berlin-Est : un lieu de mémoire disputé. Étude des changements de noms de rues depuis la réunification allemande*, thèse de DEA, École des hautes études en sciences sociales, 1996
2. DAMM Steffen, SIEBENHAAR Klaus, KLEIHUES Alexandra, MEYER Tanja, SCHNEEWEISS Eva, *Kultur Handbuch Berlin- Geschichte und Gegenwart*, 3. Auflage, Berlin : Institut für Kultur und Medienmanagement der Freien Universität Berlin, 2010
3. GÖRTEMAKER Manfred, avec BIENERT Michael et LEPS Marko *Orte der Demokratie in Berlin. Ein historisch-politischer Wegweiser*, Berlin : Bd Verlag, 2004, 349 p

4. KOERFER Marthina : *Berlin. Ernst Reuter- in: Treuhänder des deutschen Volkes. Die Ministerpräsidenten der westlichen Besatzungszonen nach den ersten freien Landtagswahlen. Politische Porträts*, (dir : Walter Mühlhausen, Cornelia Regin) Melsungen : Kasseler Forschungen zur Zeitgeschichte, 1991
5. LANDOUR Julie , *La communication touristique de la ville de Berlin à destination des touristes Français : recherche des influences potentielles de la discipline sur l'image d'une ville*, mémoire de maitrise CEI Celsa, 2004
6. - LEGER Valérie, *Commémoration et enjeux de la mémoire collective dans les relations franco allemandes*, mémoire Celsa MdC , 2010
7. MANDRILA Marine, *Sur les traces du Mur de Berlin – un mur palimpseste : entre effacement des traces et devoir de mémoire* , mémoire M1 Mdc Celsa, 2010
8. MOULY Alice , *L'architecture, objet manifeste d'une communication institutionnelle et urbaine*, mémoire de maitrise magistère, Celsa, 2004
9. TÖPFER Armin : *Stadtmarketing – State of Art. Erfolgstrategie Corporate Identity*. Berlin Stadt CI, 1993
10. TOURNE Grégoire, *Va et salve la Spree\**, Bordeaux, TPFE-école d'architecture et de paysage, 2002, 166 p

## Livres

1. COBBERS Arnt , *Kleine Berlin-Geschite, vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Berlin, Jaron, 2008. 207p.
2. GENGLER Heinrich Gottfried : *Regesten und Urkunden zur Verfassungs- und Rechtsgeschichte der deutschen Städte im Mittelalter*. (Codex Juris Municipalis Germaniae Medii Aevi) F.Enker, 1863, 1018
3. HARDER Matthias, Almut HILLE, *Weltfabrik Berlin. Eine Metropole als Sujet der Literatur*, Wurzburg, Hille, 2006.p
4. HALBWACHS Maurice , *Les cadres sociaux de la mémoire*, 1925, pub 1994, Paris, Albin Michel

5. HALBWACHS Maurice , *la topographie légendaire des évangiles en terre sainte. Etude de mémoire collective.* Paris, Alcan, 1941
6. NORA Pierre , *les Lieux de mémoires*, Gallimard, Paris, 1984-92
7. NORA Pierre in *La Nouvelle histoire* (dir : Jacques Le Goff) Paris, Retz, 1978
8. ROBIN Régine, *Berlin Chantiers, un essai sur les passés fragiles*, stock, 2001, 446p
9. SIEBENHAAR Klaus, DAMM Steffen, *Berlin Kultur- Identität, Ansichten, Leitbild*, FAB forum GKB, 1995. 205 p
10. SIMMEL Georg, *Die Grossstädte und das Geistesleben*, 1903, in Th. Petermann *Die Grossstadt. Vorträge und Aufsätze zur Städteausstellung*, Band 9, Dresden, 1903.
11. VIETTA Silvio, *Das literarische Berlin im 20.Jahrhundert.* Stuttgart, Vietta, 2001.

## Autres

### *Textes littéraires*

1. BAUMANN Bommi , *Tupamaros, Berlin-Ouest, ou comment tout a commencé*, Gallimard, Paris, 1989
2. BENJAMIN Walter *Enfance Berlinoise*, traduction de Jean Lacoste, 1978, Paris, les Lettres Nouvelles.
3. BRECHT Bertholt et WEILL Kurt , *Aufstieg und Fall der Stadt Mahagonny*, 1930. Traduit souvent sous le titre *Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny*
4. DÖBLIN Alfred, *Alexander Platz*, 1929
5. HESSEL Franz , *Promenades dans Berlin*, traduction Jean Michel BELOEIL, Presse universitaire de Grenoble, 1989
6. Le POLLOTEC Kristel, *Le goût de Berlin*, Mercure de France, Evreux, 2008

## **Textes officiels**

1. <http://dip.bundestag.de> accès aux archives des discussions parlementaires
2. Retranscription d'une discussion plénière au Bundestag, Bonn, intitulée « Die Zukunft Berlins zwischen Ost und West »
3. Sitzung au Bundestag de Bonn, 15 Octobre, 1987, intitulée « Bericht zur Lage der Nation im geteilten Deutschland »

## **Films**

1. Roberto ROSSELINI, *Allemagne, année zéro* 1948
2. *24h Berlin, ein Tag im Leben*. Zero one Film production, version allemande 24h de documentaire, making of, et bonus. 2009.

## **Séminaires suivis à la FU, en rapport au mémoire**

1. HARDER Mathias *Kulturelle Orientierung Berlin – Orte, Institutionen, Geschichte* – semestre 2011, Freie Universität Berlin
2. HOBERG Peter *Subkulture und alternative Lebensformen* – Sommersemester 2011, Freie Universität Berlin
3. Franck STUCKE *Berlin in der Litterature* - semestre 2011, Freie Universität Berlin

## **Sites internet**

[http://www.routard.com/guide/code\\_dest/berlin.htm](http://www.routard.com/guide/code_dest/berlin.htm)

<http://www.cnrs.fr/cw/fr/pres/compress/memoire/lavabre.htm> : Marie Claire LAVABRE, *pour une sociologie de la mémoire*, introduction à la sociologie de la mémoire

<http://www.zeroone.de/zero/index.php?id=464>

## Liste des Annexes

Annexe n° 1 : Georg Simmel : Die Grosstädte und das Geistesleben.	p. 59
Annexe n°2 : Discours de Ernst Reuter, version complète	p. 61
Annexe n°3 : l'ouest fantôme représenté sur les cartes de la DDR	p. 63
Annexe n°4 : exemples d'infrastructures culturelles développées pendant la GF	p. 64
Annexe n° 5 : extraits d'archives parlementaires avant 1989, sur Berlin	p.65
Annexe n°6 : Travail personnel sur la théorie d'Halbwachs	p.81
Annexe n°7 : 24h Berlin – les personnages : liste et statistiques	p.82
Annexe n°8 : Ville de Berlin : statistiques	p.92
Annexe n°9 : 24h Berlin : exemples de lieux personnalisés	p.95
Annexe n°10 : Etude pour un SWOT de la ville	p.98
Annexe n°11 : Les définitions des subcultures en Allemagne	p. 115
Annexe n°12 : introduction <i>le goût de Berlin</i> – Kr Le Pollotec	p.116

**Les annexes ont été retirées de la version diffusée en ligne.**

## RESUME

Ce mémoire écrit en 2011 s'interroge sur le choix de Berlin comme capitale après la chute du mur. Ce choix reposait sur un pari dangereux : Berlin n'est pas la capitale historique de l'Allemagne, et au lendemain de la guerre froide la ville est très instable, du fait de l'hétérogénéité sociale ( Est/Ouest) qui y règne, mais aussi du fait de toute la faune « alternative » qui s'y est installée. Ce manque de stabilité a entraîné de nombreux débats lors du choix de Berlin comme capitale. Pourtant, aujourd'hui, la ville attire jeunesse, touristes et investisseurs.

Dans un premier temps, nous esquissons une histoire des représentations de Berlin dans le temps afin de montrer quelle en était l'image jusqu'à la chute du mur. Puis, nous nous demandons comment cette représentation a pu être modifiée. Cela passe selon nous par le façonnement d'une mémoire collective. Celle-ci est instituée par la mise en scène de l'espace, du temps et des écrits sociaux (Halbwachs). Nous montrons alors comment le quotidien berlinois a pu être façonné au travers d'une stratégie de marketing urbain, lancée dès le début des années 90. L'exemple de *24h Berlin*, production de zéro one Film, nous permet de voir l'image en cours de la capitale berlinoise, et la manière dont un média peut participer à l'expression d'une mémoire collective particulière et par là au façonnement d'une représentation de la ville. Berlin est vue aujourd'hui comme une ville jeune, en plein mouvement, ville du multiculturalisme, des squats et de la démesure.

Au travers de ce cheminement sur l'histoire et les imaginaires berlinois, s'esquisse une conclusion sur la tendance générale de cette ville mouvante en pleine gentrification : un retournement a eu lieu : l'aspect alternatif de la ville est devenu un de ses atouts majeurs, et les subcultures sont tant favorisées par la ville que l'on peut parler d'une culture de l'anormalité qui permet paradoxalement à Berlin de se rehausser au niveau des autres métropoles européennes.



## **MOTS CLES**

Berlin

Imaginaire

Mémoire collective

Halbwachs

Marketing urbain

Histoire culturelle

Stratégie politique

Communication de la ville